

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



VOL. IV.—No. 52.

MONTREAL, JEUDI, 25 DECEMBRE, 1873.

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

A. M. L'ABBÉ C. TANGUAY

AUTEUR DU DICTIONNAIRE GÉNÉRALOGIQUE DES FAMILLES
CANADIENNES

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,
Fixe l'empreinte ineffaçable,
Son œil grave et serein n'a pas de trahisons,
Mais, forcé d'embrasser d'immenses horizons,
Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cache le sillon ;
Elle n'aperçoit point le timide oisillon
Qui bâtit son nid dans les seigles ;
Son fier regard qui va de sommets en sommets,
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais
Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,
Chefs d'un jour, surnageant sur les flots écumeux
Des déchainements populaires,
Éclatante victoire ou drame ensanglanté,
Grands hommes ou hauts-faits ont seuls droit de cité
Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de canon,
Bend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom
Et va s'incliner sur sa tombe :
Elle donne des pleurs au général mourant,
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,
Devant l'humble conscrit qui tombe.

Les peuples, sous ses yeux, roulent en tourbillon ;
Et, comme, lorsqu'au loin défile un bataillon,
Les hauts cimiers seuls sont en vue,
Des héros et des grands elle compte les jours ;
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours
La masse est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,
Quand j'évoque, rêveur, des siècles révolus
L'image au fond de ma mémoire ;
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux
Surgir tout un passé de gloire ;

Alors, dans les reflets d'un songe vaporeux,
Je vois passer au loin les mânes de nos preux,
En cohorte resplendissante,
Jetant à l'Angleterre un sublime cartel,
Et gravant sur nos bords un poème immortel,
De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,
Tous ceux dont notre orgueil s'honore :
Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs
Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,
D'un regard anxieux, je cherche vainement,
Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous les héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défèrent jadis
L'enfant des bois dans ses repaires,
Et, perçant la forêt, l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin.
Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze venus
Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant. . . .
Mais d'exhumer au moins leurs beaux noms du néant,
Qui fera l'œuvre expiatoire ?
C'est vous, savant Abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
L'ingratitude de l'Histoire !

LOUIS-H. FRÉCHET.

LE CHEVALIER DE MORNAC.

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX, PAR
M. JOSEPH MARMETTE.

Ce drame, monté par M. Maugard, de la Compagnie Française, qui continue à rendre service au répertoire canadien, devait attirer ce public d'élite qui a conservé les bons souvenirs des comédies de MM. Marchand et Auger et des mélodrames de M. Tanguay.

Tout Québec était donc au théâtre, mardi soir, et c'était vraiment plaisir de voir cette foule de graves législateurs, de jolies femmes, d'électeurs et de ministres arrivés ou arrivants, applaudir à qui mieux mieux cette première représentation du "Chevalier de Mornac," grand drame que M. Marmette a tiré de son dernier et, à mon avis, de son meilleur roman. Il analyse lui-même son œuvre, dans une préface pleine d'érudition.

— "Ce que je veux peindre, dit-il, c'est cette vie d'alarmes, d'embûches et de luttes terribles dont est toute remplie l'héroïque époque qui précéda l'arrivée du régiment de Carignan ; les craintes des habitants des villes, les incessants dangers du colon isolé dans les campagnes et souvent hors de la portée de tout secours ; puis à côté de cette existence parsemée d'épouvante, mais qui rendaient cependant supportable encore certaines jouissances de la civilisation, les mœurs ou plutôt les coutumes barbares des tribus iroquoises ; les marches forcées et pénibles de leurs prisonniers de guerre ; les malheurs et la dispersion de la nation huronne, les tortures des captifs, leurs souffrances dans les villages iroquois ; les longues nuits d'insomnie dans les ouigouams enfumés, les raffinements de cruauté des vainqueurs sur leurs prisonniers sauvages ou blancs ; l'admirable courage de ces derniers au milieu de souffrances, de tourments inouis ; enfin la marche stoïque de la civilisation contre la barbarie aux abois ; et pour adoucir les sombres couleurs d'un pareil tableau, l'insouciance gauloise accompagnée d'un amour pur ; fine fleur de chevalerie française, aux parfums pénétrants et salutaires comme l'image de Béatrix que Dante emporte en son âme pour mieux endurer la vue des horreurs de l'enfer."

Avec semblable croquis, l'espace et les moyens ne pouvaient guère manquer à l'imagination créatrice de M. Marmette, qui a su s'acquitter de sa tâche en serrant toujours de près la vérité historique, y mêler de savantes recherches, et nous faire rire à belles dents en groupant toute l'intrigue autour du chevalier Robert du Portail de Mornac, un des "caractères les plus délicieusement gascons" de cette époque gasconnante.

Véritable fils des bords de la Garonne, le sandis, le cadésis et le cap de dious ! toujours accrochés au bout de sa railleuse moustache, la garde-robe en revanche accrochée nulle part, le porte-monnaie vide et le cœur plein d'amoureuses pensées, l'âme de courage, la tête de verve et "d'insoucieuse gaieté," ce chevalier de Mornac, favorisé sans doute par la bonne étoile de messires ses nobles aïeux, s'installe sans façon dès le premier chapitre du roman, et dès les débuts du drame—car je veux rendre compte de l'un et de l'autre—chez maître Jacques Boisdon (Rousseau), premier du nom, et souche glorieuse de Jean Boisdon II, qui sera de si mésaventureuse mémoire du temps de François de Bienville.

Robert arrive en droite ligne de Versailles, d'où il s'en

est venu guerroyer les pays de Nouvelle France, et, en attendant la gloire, il s'escrime bravement contre une des énormes omelettes de la mère Pétue Boisdon, tout en lorgnant de l'œil la grande place du marché, ce qui l'amène à se dire familièrement à lui-même :

—Cap de dious ! Mornac mon bon ! voici de bien curieux personnages !

Bien curieux, en effet, pour un Gascon sortant de la cour, car c'était la députation iroquoise qui s'en venait demander la paix à M. de Mézy, et vous voyez d'ici le chevalier bouclant son épée, cherchant au fond de sa malles un pli que Colbert lui a confié pour messire le gouverneur, puis emboitant le pas derrière les moricauds d'Agnier, pour se rendre au Château St. Louis, et ouvrant des yeux "grands comme des piastres d'Espagne," pendant que les guerriers indiens haranguent sans pitié Ononchio, et lui fument au nez cent et un calumets de paix. Nécessairement, après un exercice aussi violent, il est hygiénique de humer l'air frais du fleuve, et tout honnête maître de maison aurait été de l'avis de M. de Mézy en faisant aérer son salon. Une porte à deux battants donnait sur un balcon. On l'ouvre, et tout le monde circule sur la terrasse, les Agniers en attendant les rafraîchissements, Mornac en se pâmant d'aise devant le tableau magique que la nature lui a mis sous les yeux ; lorsque orac ! patati ! patatras ! ambassadeurs, balcon, officiers, et valets culbutent en bas du cap, et voilà le noble chevalier Robert du Portail de Mornac servant de haquenée à Griffé-d'Ours dit la Main-Sanglante, et donnant une chevauchée à ce farouche guerrier qui, "avait fait brûler à petit feu 80 hommes aux mânes d'un de ses frères, tué en guerre, et massacré 60 autres de sa propre main."

Même de nos jours, cette position aurait été embarrassante pour un de nos petits marquis, on conçoit donc tout ce qu'elle avait d'humiliant pour un superbe fils de croisés.

—Mordious ! s'écriait-il, en se démenant comme un diable ; allez-vous descendre de sur mon dos ! Eh ! là sandis ! monsieur le sauvage, vous n'êtes pas une plume, savez-vous ? Cap de dious ! vous m'éreintez !

Et l'enfant des bois de rouler désarçonné par sa noble monture, pour se relever aussitôt, et mieux rouler le soir même sous les tables de l'hôtellerie Boisdon, où il se grise en compagnie de Mornac, et par manière de plaisanterie indienne, essaie de scalper Robert, qui se contente de pousser du pied le guerrier ivre-mort, et de grimper à sa chambre faire un brin de toilette, car il y a bal ce soir chez M. Ruette d'Auteuil. Mais avant d'arriver chez le conseiller, il va falloir passer par d'autres aventures.

Griffé-d'Ours s'est échappé de chez Boisdon, et comme chez lui le vin est devenu de plus en plus plaisant, il est en train de le prouver un peu trop galamment à mademoiselle de Richécourt qui se rend, elle aussi, chez M. d'Auteuil. Mornac tombe à coup de pommeau d'épée sur l'intrus, offre son bras à mademoiselle l'inconnue, et comme Dieu a toujours protégé la Gascogne, le chevalier découvre, avant de pénétrer dans les salons du conseiller, que celle qu'il a sauvée des pattes de Griffé-d'Ours, est sa cousine-germaine. Vive Dieu ! comme le cadet gascon a encore le cœur chaud et bien fait, voilà l'intrigue nouée, et Mornac peut s'avouer ce soir-là, en s'endormant—

—C'est égal, cap de dious ! ma première journée passée à Québec est assez bien remplie ! Dégringolade du haut,

en bas de la terrasse ; trois aventures assez drôles avec le prince Griffé d'Ours ; reconnaissance inspirée d'une belle cousine ; petit guet-à-pens ce soir ; voilà de quoi empêcher un bon gentilhomme de trouver le temps long !

Tous ces incidents, dont quelques uns ont été retranchés dans le drame de M. Marmette, sont pétillants d'entrain, de verve et de gaieté, ce qui n'empêche pas le romancier de déployer comme toujours sa grande érudition historique, comme dans ses descriptions de costumes et de coutumes des temps, dans celle du festin à tout manger—épisode un peu trivial pour la scène—ainsi que dans l'énumération faite par Mornac des munificences de la cour de Louis XIV.

Dans le duel du chevalier et du baron de Vilarme, le dialogue ne saurait être plus vif, plus enjoué, plus prompt à la riposte, beaucoup plus prompt que le fleuret du baron.

La réception des ambassadeurs iroquois par M. de Mé-sy, les harangues des chefs, le récit des tribulations du vieux gouverneur, indiquent que le romancier a su puiser aux sources les plus curieuses de nos annales, et que sous la plume d'un novelliste peuvent quelquefois se glisser le jugement, les recherches et même les découvertes de l'historien consciencieux et honnête. A preuve les détails inédits qu'il nous donne dans son roman sur la manière dont furent retrouvés les corps des PP. de Brebœuf et Lallemant.

Rien de plus vraie et de mieux enlevée que la narration du Renard Noir, faite auprès de l'âtre de la ferme de la Pointe à la Caille, ce coin de terre qui a permis à M. Marmette de décrire les paysages aimés de son enfance. Pourtant la longueur de ce récit le fait passer difficilement en scène, bien que le chef huron, raconte d'une voix émue ce que fût sa nation depuis les temps de Champlain. Ce long monologue est mieux à sa place dans le roman, car il y tient le lecteur tour à tour émerveillé et terrifié. Avec le Renard Noir, il éprouve de l'orgueil en apprenant la grandeur de la race huronne ; comme lui, il déplore sa triste décadence ; il frémit d'horreur devant sa dispersion, l'anéantissement de ses missionnaires et de ses bourgades, et avec le chef, il pleure l'horrible mort de sa femme aimée, Fleur d'Etoile, et celle de ses pauvres enfants mutilés par le feu de la torture.

Et pendant que l'épouvantable récit va se déroulant, M. Marmette toujours à l'affût d'une émotion, nous montre l'Iroquois, à deux pas de la frêle palissade, qui rampe dans l'ombre, prêt à bondir, à tuer sans merci, à scalper toujours, et accomplissant encore son œuvre de sang.

Alors l'intrigue se noue et s'enchevêtre de plus en plus, et l'auteur, nous fait assister aux tristes épisodes du long voyage que les héros de son roman font à la suite de leurs farouches conquérants.

Blottis, garrottés au fond des canots iroquois, ils passent, l'âme navrée, en face de Québec, à deux pas de la délivrance et des joies pures de la famille, pour aller s'enfoncer dans la profondeur des bois, et les pieds endoloris, le corps malade, ils s'acheminent à travers les abandons, la fièvre, l'insomnie, les tortures et les sarcasmes, vers le redoutable château-fort d'Agnier. L'arrivée du dernier des Mornac à la bourgade ennemie, sa lutte avec les guerriers qui font la haie pour mieux le caresser, sa fuite, sa reprise, son supplice, l'arrivée de sa fiancée, la lutte que le fier chevalier devenu modestement le *Castor Pelé*, soutient avec Griffé d'Ours, l'adoption et la mort du baron de Vilarme, la fuite de mademoiselle de Richecourt et de ses vaillants défenseurs vers Montréal, l'arrivée du régiment de Carignan, la surprise du fort de Sorel par Griffé d'Ours, la mort de ce chef redouté, tout cela est buriné fermement, et l'imagination qu'a déployée l'écrivain canadien dans tous ces tableaux successifs, qui naturellement n'ont pu tous prendre place dans son drame, ferait honneur à n'importe quel romancier européen.

Il est vrai que M. Marmette avait à sa disposition des matériaux qui, tout en étant contrôlés par l'histoire, tombaient presque dans l'in vraisemblable, et le chevalier de Mornac sauvé du bûcher par le tremble-terre de 1664, le supplice de Jean Couture et de Griffé d'Ours, tout étranges qu'ils puissent paraître, restent encore dans les bornes de la vérité, car les relations des Jésuites sont remplies de choses toutes aussi poignantes et toutes aussi extraordinaires.

Néanmoins, je hazarderai ici une légère observation.

Fort des mémoires, des relations et des récits du temps, M. Marmette a une tendance trop prononcée à faire griller ses héros, et je demeure émerveillé devant ce diable de Mornac qui se livre à une gymnastique des plus échevelées, malgré la peau de son dos toute fendillée et toute écaillée par la flamme du bûcher. Il est vrai que dans "L'Intendant Bigot" la même admiration s'était emparée de moi, à la vue de Mlle. de Rochebrune, réveillée de sa catalepsie par une bombe qui incendie la maison, et sauvée de la mort par "l'action irritante sur ses bras et

ses épaules, du feu, qui avait produit l'effet d'un puissant sinapisme."

Ces choses peuvent ne pas être un défaut puisque le feu purifie tout. Aussi, n'insisterai-je pas et passerai-je outre, bien qu'il me prenne envie, à propos de certains passages sur les belles-mères de raconter au romancier ce que Guizot écrivait naguère sur la reine Blanche de Castille. Mais pareille indiscretion pourrait en cuire autant que le feu des Agniers, et j'aime mieux le laisser en tête-à-tête avec cette conclusion du grand historien.

—Entre les plus nobles âmes et dans les plus heureuses vies, il y a des plaies qu'on ne saurait guérir et des tristesses qu'il faut accepter silencieusement.

M. Marmette qui est poète—la chanson de mort de Mornac le prouve amplement—a réussi à nous peindre adorablement Mlle. de Richecourt, et Mme. Maugard a rendu à ravir cette figure blonde, fraîche, souriante, courageuse, qui se détache avec d'autant plus de relief, qu'elle est sans cesse placée en face de cette horrible tête rousse, aux yeux louches, à l'expression hypocrite et fausse du baron de Vilarme, le plus beau spécimen de scélérat et d'étrangleur de femmes, qui puisse être rompu en place de Grève. Ce rôle vilain et ingrat était rempli par M. Roy, qui s'en est bien acquitté.

Tout ce que la physionomie du baron a de lâche et de repoussant était tempérée par l'honnête figure de Baptiste Joncas (Eugène), "cet homme trapu aux traits énergiques" que M. Marmette nous montre dès le commencement de son récit, la main calleuse appuyée sur sa longue gaffe, et prêt à faire des prodiges de valeur, de désintéressement et de dévouement, pendant tout le long du roman. A côté de ce brave cœur de bois, véritable modèle de ces types populaires que l'auteur aime tant à faire entrer dans ses ouvrages, Jolliet amoureux, timide, concentré en lui-même—Jolliet que j'aurais voulu voir revivre et aimé dans le drame de M. Marmette—se livre à toutes les craintes, à toutes les fougueuses aspirations, à tous les malaises qui indiquent chez un homme l'enfantement d'une puissante idée. La *Corneille* (Mme. Gautier), la *Perdrix Blanche* (Mme. Dupuis), *Griffé d'Ours* (Maugard, fils) et le *Renard Noir* (Marcus) vivent, agissent et pensent comme les Peaux-Rouges du temps, et pendant qu'ils se livrent les uns à leurs querelles domestiques, ou à leurs élans de reconnaissance, les autres à leurs terribles vengeances et à leurs épouvantables cruautés, Mornac, admirablement joué par Maugard, Mornac, toujours léger, galant, chevaleresque, de bonne humeur, passe par toutes les péripéties de la vie la plus accidentée, finit par se ranger—ce que M. Marmette a eu l'indiscrétion de cacher dans son drame, et une fois marié, malgré tous ses efforts ne peut se dépouiller de son intarissable verve gasconne.

Si l'on en croit la légende, tout en faisant chevaucher ses deux aînés sur ses genoux, il leur racontait l'histoire de ces aventures avec les Iroquois, mais ajoute la chronique, cette édition était tellement augmentée, amplifiée, embellie, que Mme. de Mornac qui avait partagé les aventures de son mari, ne les reconnaissait presque plus.

Il est vrai que La Bruyère écrivait vers ces temps-là :

—Un homme de mérite, et qui est à sa place, n'est jamais incommodé par sa vanité.

FAUCHER DE SAINT-AUBERT.

LE GÉNÉRAL DES JÉSUITES.

Né à Sichein, près de Dieu, dans le Brabant, en Belgique—diocèse de Malines—le 8 février 1795, le P. Pierre Beckx entra dans la compagnie de Jésus, le 29 octobre 1819 et fit sa profession le 31 juillet 1830. Le P. Roothaan, son prédécesseur, avait en lui une confiance toute particulière. Il lui confia les missions les plus délicates et les plus importantes en Bavière et en Autriche. Le P. Beckx s'en acquitta de manière à se concilier l'estime et l'affection des personnages les plus éminents. Il vint plusieurs fois à Rome, où il séjourna deux ou trois ans. En 1849, il fut envoyé en Belgique et nommé secrétaire du Provincial, puis en 1850 Recteur du collège de Louvain. Devenu en 1851, Provincial d'Autriche, le P. Beckx eut le bonheur de voir lever par décret impérial les obstacles qui s'opposaient à la rentrée des Jésuites dans les maisons d'où le mouvement révolutionnaire les avait expulsés à Inspruck, à Linz, à Lemberg et à Starawics.

Le 2 juillet 1853, la congrégation générale réunie à Rome, après la mort du P. Roothaan, le nomma, au premier tour de scrutin, général de son Ordre.

Les voix s'étaient réparties comme suit :

Le Rév. P. Beckx, provincial d'Autriche, 27 ; le Rév. P. Pierling, vicaire-général, 16 ; le Rév. P. de Ravignan, 4 ; le Rév. P. Ferrari, provincial de Venise, 2 ; le Rév. P. Rubillon, assistant de France, 1 ; le Rév. P. Patrizzi, secrétaire de l'élection, 1 ; total, 51."

" Aussitôt le R. P. vicaire-général formula le décret, y mit le grand sceau et le lut publiquement ; puis, il alla prendre le nouveau général et le conduisit au fauteuil

pour y recevoir le baiser de main des électeurs. Avant de s'y placer, le R. P. Beckx, dont la profonde émotion se manifestait par d'abondantes larmes, se prosterna devant l'assemblée, en disant que, puisque l'obéissance le voulait, il acceptait le fardeau qui lui était imposé. Mais vous, ajouta-t-il, aidez-moi de vos prières et desor, mais ayez pitié de moi." (*Sed vos, juvate me precibus, et postea miseremini me.*) Puis il s'assit et reçut les hommages de ses confrères. Pendant toute la cérémonie, ses larmes ne cessèrent de couler."

Ce choix, ajoute le *Journal historique* de Liège, d'où nous tirons ces détails, est regardé comme très-heureux, et il a été accueilli partout avec la plus grande sympathie. Le P. Beckx est doué d'un esprit calme, d'un jugement solide et pénétrant, d'un caractère plein de douceur, de modestie et d'aménité.

" Toutes les personnes qui ont été à même d'apprécier le mérite du nouveau général de la Compagnie de Jésus, disait de son côté le *Journal de Bruxelles*, applaudiront à ce choix. D'un jugement consommé dont il a donné des preuves dans plusieurs circonstances difficiles, il a rendu d'éminents services à la Compagnie. L'aménité de son caractère et son esprit conciliant, lui gagnèrent les cœurs. Il fallait l'avoir fréquenté quelque temps pour découvrir à travers le voile d'une aimable modestie, les vertus et les qualités qui distinguent le parfait religieux.

" Nous formons des vœux pour que le nouveau général jouisse d'une santé parfaite, qui lui permette de remplir toute l'étendue de sa sublime mission."

Ces vœux ont été exaucés. Avec une prudence, une discrétion et un courage, qui n'ont d'égal, peut-être, que la difficulté des temps, depuis vingt ans le R. P. Beckx a constamment mérité l'estime non seulement du Souverain Pontife, mais de ceux même qui le persécutent et dépouillent.

Il fut choisi par tous les Ordres religieux, pour rédiger et adresser en commun avec eux, une protestation à Victor Emmanuel. Il eut encore l'honneur, en 1862, d'adresser à Pie IX, de solennelles actions de grâces, qui restèrent dans l'histoire.

Le Saint-Père a pour lui une affection toute particulière : il l'appelle familièrement le *bon vieux*.

PLEURS SUR LA MORT DE MONTCALM.

Dans la nuit du 14 septembre 1759, un parti de guerriers indiens, amis de la nation huronne, se réfugièrent dans les forêts qui avoisinent l'ancienne Lorette. Aux premières heures de ce jour néfaste le marquis de Montcalm avait succombé à ses glorieuses blessures. Assis en cercle auprès du feu du conseil qui ne verse plus qu'une lueur mourante sur les grands arbres d'alentour, ensevelis dans l'ombre et la solitude des bois, ces fidèles alliés des armes françaises exaltent les vertus du héros.

CHIEF DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, victimes illustres du malheur, unissez vos hymnes funèbres aux pleurs des fils d'Ononchio. La tourmente a passé sur le front du robuste chêne, le roi de la forêt tombe avec toutes ses branches, dans la vigueur des ans. Hélas ! hélas ! nation huronne ; hélas ! hélas ! postérité généreuse de l'immortel Champlain, que n'êtes-vous avec le héros descendus au cercueil ! Le vent de la douleur soufflerait ignoré sur vos tombes muettes, et vos ombres réjouies reverraient (1) l'Occident avec une espérance !

ROSEAU-FRAGILE.

Quel regard protecteur veillera désormais sur la tribu dispersée ? Quel est l'homme dont la main bienfaisante réunira auprès d'un même foyer tous les feux du conseil ? guide généreux, élève à la hauteur de ta tête ton flambeau tutélaire, phare lumineux brille sur ma route d'un favorable éclat. O douleur ! un ouragan furieux s'élance dans les airs, il éteint la flamme désirée. Horreur ! ô désespoir ! j'ai perdu le sentier, mon pied se heurte sur un amas de cendres ; un souffle empoisonné a flétri sur ma route les fleurs et les feuillages, tous les parfums s'en volent. Seule l'odeur âcre du sang frappe mes narines, et ma main, ensevelie dans les ténèbres, se pose incertaine sur les corps ensanglantés de mes amis. La voix de l'oiseau s'est évanouie ; des murmures lugubres, des sanglots étouffés, retentissent seuls, aujourd'hui, dans le silence de mon affreuse solitude ; et si quelque bruit distinct s'élève dans cette nuit terrible, ce n'est que l'écho des cris aigus du loup qui vient sur le champ du carnage choisir et dévorer sa proie.

CHIEF DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

NUAGE-ROUGE.

Nobles défenseurs de nos droits et des vôtres, qui pourrait alléger l'immense fardeau de la douleur qui oppresse votre cœur comme le regard morne du fantôme dans l'ombre du sommeil. Quelle puissance invincible placera sur vos lèvres un sourire que le cri de détresse a pour jamais banni ? Aux voix lamentables des guerriers, braves, versez des larmes ; il n'est point honteux de gémir sur les malheurs du sol natal. Aux sinistres lueurs de la torche incendiaire ensevelissant sous un monceau de ruines notre bonheur et notre espoir, au spectacle déchirant des désastres de la patrie, au désespoir de la nation, Canadiens héroïques, que vos blessures pleurent du sang, mais rejetez loin de votre paupière le voile de la tristesse. Que votre regard intrépide contemple sans faiblir les menaces de la destinée. Entends la voix de ces plaies que tu ent'ouvres dans ta rage, te crier plus éloquentement que les silencieux cadavres de tes proches : " Vengeance, soldat, vengeance ! " Oui, haine

(1) Dans la légende indienne, les âmes des morts s'envolaient vers le soleil couchant.

pour haine, meurtre pour meurtre, outrage pour outrage, et mort pour mort.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

FEU-FOLLET.

Quel est le mortel qui se pourra soustraire à l'implacable fatalité. Insatiables de bonheur nos cœurs poursuivent dans une contrée fantastique des illusions et des rêves aussi brillants que la nature à l'aurore d'un été ravissant. Réunis dans une seule tente, les hommes de chaque tribu chantent en un mélodieux ensemble l'hymne éternel de la paix. A l'ombre de cette demeure chérie de la concorde, l'Indien, tout entier à son allégresse, oublie sous quel tertre ses ancêtres déposent leurs belliqueux emblèmes. Religieux observateurs des mœurs antiques il balance encore le javelot, mais, à l'exemple d'un dieu jaloux de faire des heureux, ce n'est que pour en déchirer de son dard le sein de la terre. Un nouvel essaim d'hommes en surgira, et la coupe fraternelle du banquet verra presser ses bords par la joyeuse réunion des convives (1). Mais hélas! la réalité accourt d'un pas rapide; dans sa marche précipitée elle nous heurte à l'épaule et de tous ces superbes projets, il ne reste plus qu'un fantôme s'évanouissant avec les dernières vapeurs du sommeil.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

EAU-DORMANTE.

Que de coups redoublés, le noir bûcheron déchargea sur ta racine puissante, ô le plus bel arbre de ma forêt! Quel œil pourrait compter les blessures de sa cognée perfide? Que de fois, épuisé en coupables efforts, l'opiniâtre destructeur vint retremper à l'ombre de ton feuillage, verdoyant diadème d'un tronc mutilé, une force et une vigueur que son bras criminel devait rendre odieuses. Que de fois il tréma sous ta cime, ô monarque majestueux, des projets d'orgueil et de ruine. Le bruit régulier de sa hache troubla le sommeil de notre berceau, nos vieux ans devaient donc être effrayés du fracas de ta chute?

Pionnier infatigable, cent années de labeurs sont enfin couronnées! De tes tempes la sueur ruisselle, mais le colosse se tord sur sa base, toutes ses branches frémissent: les fibres puissantes qui l'attachaient au sol se rompent en sifflant, et vainqueur, son bourreau, le défi du regard. Debout, ivre d'orgueil et d'allégresse, le bûcheron contemple le grand chêne chancelant. Il court dans son ardeur au géant qui expire. En présence du vieil arbre croulant son visage reflète un sentiment inexplicable. Mais la justice poursuit le crime. Le pied du fugitif s'embarrasse dans une liane cachée, le sol lui refuse son appui, le malheureux roule sur la terre: il est perdu. L'arbre gigantesque précipite sur lui tout le poids de ses lourdes branches, il tombe, broie, anéantit son audacieux adversaire, et le feuillage de ses rameaux demeure pour ce téméraire le plus bel ornement de ses funérailles.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

BOC D'AIGLE.

Les plâtes immortelles d'un drapeau déchiré par la mitraille, les cicatrices profondes dont le tomahawk iroquois sillonna notre front ne sauraient éveiller en nos cœurs endoloris une amertume égale à celle que nous cause ton trépas, ô Montcalm, ô mon maître, ô notre général!

Pleurons, Indiens, sa main s'est pour jamais fermée sur les besoins de l'indigent; pleurons Indiens, son regard et sa voix tutélaires se sont éteints dans la mort; pleurons, le défenseur est disparu.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

COULEUVRE-AGILE.

Que de fleurs ont parfumé tes rameaux, que d'oiseaux ont chanté sur tes branches, que d'errantes tribus virent passer, sous tes ombrages, des heures de paix, de gloire et de bonheur! Les vents mélodieux, au retour des premières feuilles, ne viendront pas se jouer dans ta ramure; le souffle des zéphirs, gracieuse voix de fauvette, ne bercera plus dans leurs nids aériens, le geai bleu, le passereau sauvage, la linotte charmante, ou la mésange des solitudes qui salua de ses cris rêveurs les derniers feux du jour.

Tu n'es plus, ô mon bel arbre, te voilà mort, géant de la montagne. Le bois de ce tronc superbe s'est desséché comme un crâne d'homme dénudé par les heures du temps. Aux jours radieux de ta jeunesse, au midi de ta splendeur, que de fois les nations éplorées vinrent près de toi chercher un refuge contre le ciel éblouissant d'éclairs, contre les tempêtes et les foudres qu'entraînait sur son passage le cortège effrayant des Esprits. Désormais confondu sans honneur avec les fagots de ronces et d'épines, ton bois servira d'aliment à la flamme du foyer; seuls, les vieilles femmes, le vieillard aveugle, le guerrier invalide, courbé sous ses trente ans de guerre, les pâles enfants de l'indigence faisant cercle autour du feu, présenteront en silence aux flammes qui te consumeront, leurs mains tremblantes et décharnées.

Quelle mémoire restera-t-il de tes débris gigantesques? Sera-ce celle de l'oiseau qui passe, de la feuille qui tombe, ou de la fleur qui s'étiolé avant la fin du jour? Aux âges de l'avenir, lorsque sur nos tombes silencieuses les héritiers de nos descendants élèveront leurs cabanes d'écorce, quelle sera dans la bourgade la légende du grand arbre, la légende du roi de la forêt tombé avec toutes ses branches, dans la vigueur des ans?

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

POINT DU JOUR.

Le gai chasseur qui revient à son ouïgouam heureux de son arc et de sa proie, le voyageur étranger qui raconte auprès de l'âtre les coutumes des hommes qui vivent, là-bas, dans les contrées lointaines, secoueront de leurs pieds la cendre éteinte sans éveiller ton souvenir. Maintenant que tu es tombé, mes pensées comme des feuilles d'automne se dispersent et s'évanouissent au vent de la douleur, vers une terre qu'un lincoln doit

couvrir, vers un sol qui doit creuser la pelle du fossoyeur infatigable.

Au cri du meurtre triomphant toutes les fleurs du vallon s'inclinèrent sur leurs tiges, leurs parfums s'évanouirent avec leur fraîcheur; l'oiseau se tut dans les bocages, et l'Indien égaré aux sentiers de la forêt sauvage entendit dans le silence des bois le râle d'un homme expirant. L'écho de nos montagnes, l'écho de l'espace infini répondirent d'une voix lamentable aux accents de ta lugubre agonie. Les joyeux habitants de l'air ont déserté nos parages, et quand, aux lueurs des premières étoiles la Nuit promène son cortège, le ciel, qui partage avec nous ton deuil, couvre d'un nuage ces clartés lumineuses qui brillent aux heures du sommeil dans le palais du Grand-Esprit.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

FEUILLE DE TREMBLE.

La nature te pleure, ô Montcalm, elle te pleure. Vois, la coline revêt son voile blanc, l'arbre dépouille sa parure, l'oiseau oublie ses chansons, le ruisseau n'a plus de murmures: encore un jour et le grand fleuve, comme un homme glacé par le froid, se drapera dans son manteau pour dormir tout un hiver. A la cabane, à la chaumière les feux se sont éteints, la flamme du conseil est étouffée sous la cendre, le guerrier blanc sanglote sur ses armes, les fils de ma nation préparent les couleurs funèbres dont ils vont peindre leurs visages, et toi, Stadacona, toi, comme l'oiseau blessé, la tête cachée sous l'aile, tu pleureras les malheurs de la tribu!

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

LUNE SANGLANTE.

Ceux qui se saisirent du sceptre du pouvoir, et moururent pour notre défense, l'accueillirent avec transport, ombre chérie d'un bienfaiteur. Hommes de cœur, la vertu chanta sur leur berceau, la justice leur parla dans l'âge mûr, toutes deux les consolèrent au jour des saisons glacées, et la gloire les suivit vers le soleil couchant. Près d'eux se pressent les cohortes nombreuses de Français morts dans les batailles, de Hurons massacrés dans une guerre impie, et cette poignée vaillante de Canadiens qui, au moment suprême, jetèrent leur vie entre nos murs et l'ennemi.

Les braves qui tombèrent sur la brèche du fort George en écrasant ses protecteurs; ceux qui sous une pluie de flammes traversèrent à la nage les flots glacés de la Monongahéla pour s'endormir dans la plaine d'un sommeil qui ne peut secouer la voix irritée des bronzes; la généreuse phalange qui repoussa loin des grèves de Montmorency le géant que tu entraînes dans une chute commune, marcheront à ta rencontre sur le chemin de la mort.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

L'EPERVIER.

Ni les tumultueux événements qui frappent les yeux d'éblouissants prodiges, ni les brillantes chimères qui déploient dans les airs leurs ailes lumineuses, pas même l'antique héritage promis à nos ancêtres, la liberté (divin patrimoine que deux siècles dérobent à nos ardents desirs), ne sauraient par leurs délices détourner mon regard de ces précieux restes. Montcalm, ô le meilleur des maîtres, tu as péri, ô mon héros, dans les clameurs de la mêlée; un sort indigne t'abandonna dans ce combat suprême, tu t'affaissas au milieu de tes soldats éplorés. La nature gémit sur ta perte. De douleur les Laurentides ont voilé leurs sommets d'azur d'un brouillard funèbre; le grand fleuve, dans son cours interminable, fatigue ses grèves désolées de plaintes éternelles, et la colline de Carillon pleure sur toi, oui pleure avec les braves qui tombèrent, au jour de la victoire, pour conserver l'honneur!

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

FLEUR DU SOUVENIR.

La détonation de l'arme à feu, le sifflement des flèches effraient moins la victime du chasseur que ta mort ne m'épouvante, ô le premier de mes aïeux! Au retour des frimas, quand le sol se couvre de givre, les oiseaux de passage fuient à tire d'aile vers un printemps nouveau, mes rêves de bonheur, mes vieux souvenirs d'enfance, hélas! comme eux s'envolent au ciel.

Ah! qui me rendra ma cabane, les cendres de mon foyer, et les territoires de mes heureuses chasses? Qui me rendra mes immenses prairies, mes plaines fertiles que les flammes ennemies dévorèrent? Qui te rendra à moi, forêt majestueuse, vaste comme le Grand Lac Salé, murmurante comme ses ondes; qui me rendra mes vieilles forêts sauvages avec leurs ténèbres, leurs taillis obscurs peuplés d'ours et de renards? Qui me rendra ces arbres magnifiques que décime sans repos et sans trêve le fer insatiable des cocons destructeurs? Ah! qui me donnera un sol libre pour y ensevelir les ossements de mes pères? Te saluerai-je encore beau ciel de ma patrie? Reverrai-je à l'horizon, au-dessus de nos bourgades paisibles, la fumée de nos toits bien connus s'élever en nuages d'une blancheur éclatante? Dans mon village natal, reverrai-je au soleil couchant les vieillards et les guerriers fumer avec quiétude le calumet de la paix?

Ah! qui me donnera mon léger canot, mon arc flexible et mes rapides avirons? Ah! qui nous rendra, nation huronne, ton immortelle histoire; qui nous rendra ton passé glorieux; quel homme sur la terre conservera en héritage aux descendants de ma tribu, avec les joies d'autrefois, la légende de son berceau? Hélas! hélas! mon esprit altéré de desirs, n'a plus pour aliment que les projets de la vengeance!

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, etc.

VOIX DU TORRENT.

Il est des hommes auxquels sera fatal l'ombrage ensanglanté de nos murailles! Il s'éveillera plein de terreur le jour lugubre de nos vengeances. Dès les premières lueurs de l'aube nos poitrines se gonfleront d'un souffle puissant de colère. A l'heure des représailles, après un long sommeil, les dagues brilleront à nos poignets d'acier; l'horizon s'illuminera de leurs sinistres et liés au poteau vengeur les tyrans caresseront vainement notre pitié absente. S'il est brave, l'Anglais sur son bûcher, entonnera son chant de mort; il redira, s'il est in-

domptable, à la face des hommes qui le torturent les prouesses de ses aïeux. (1)

Mais, sur sa couche ardente, l'Anglais enviera la longue chevelure des femmes pour voiler sous ses boucles épaisses les larmes qui se précipitent de ses yeux. Vain souhait, ruse enfantine, les pleurs du condamné échappent-ils au regard scrutateur d'un vengeur triomphant? Elles surpassent en nombre tous ceux qui périrent dans cette lutte séculaire les chevelures ravies à l'ennemi, et plus d'un crâne dépouillé réfléchira sur ses os blanchis les derniers feux du crépuscule.

Guerriers, que vos arquebuses soient prêtes à lancer, avec l'éclat du tonnerre, une mort certaine à l'ennemi. Ici, là-bas, dans les bois, sur les dunes, partout enfin, les restes sacrés de vos défenseurs applaudissent à l'œuvre terrible, mais sainte, que la justice exigera. Braves, que votre sommeil soit léger, que votre ressentiment vive du souvenir de vos douleurs, afin qu'un jour, quand paraîtra le vengeur, votre pied, plus rapide que celui du chevreuil, vole à l'autel de l'immolation s'abreuver du sang des ravisseurs dans un crâne ennemi.

CHŒUR DES INDIENS.

Glorieux descendants de Pieskaret, prédestinés illustres, unissons nos vœux terribles à ceux des fils d'Ononthio. La tourmente a passé sur le front du grand chêne, le roi de la forêt tombe avec toutes ses branches, mais la vengeance redoutable s'éveille aux cris des impies triomphants. Dans sa colère elle a brisé ses armes, sa main a maudit les eaux, les eaux et les fontaines, les fontaines et leurs mystérieux habitants. Sa voix a convoqué les mille douleurs de l'homme, pour en accabler l'ennemi. Elle exècre les bois, elle exècre les airs et toute à son délire, elle court vers la cité, témoin douloureux de l'attentat, elle y cherche le coupable, elle l'entraîne et le broie sur son cœur.

Victoire! victoire! nation huronne; victoire! victoire! postérité généreuse de l'immortel Champlain, l'ennemi est au cerceuil. Frappez des mains, élevez vos voix triomphantes, saluez l'Orient, il brille d'une espérance. La justice rétablit le combat dans la plaine, le sang coule, l'airain gronde, l'Anglais terrassé tombe à nos pieds dans la poussière, pour toujours, à jamais!

Victoire! victoire! nation huronne; victoire! victoire! postérité généreuse de l'immortel Champlain, frappez des mains, élevez vos voix triomphantes, saluez l'Orient, il a brillé d'une espérance!

ERNEST MYRAND.

Québec, 17 décembre, 1873.

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

Puisque j'en suis à parler du Capitaine B. comme apiculteur, je vais continuer de noter les quelques observations que j'ai faites sur la manière tout-à-fait judicieuse avec laquelle son rucher me paraît être traité.

J'ai dit que les ruches étaient recouvertes de chapiteaux destinés à être enlevés une fois remplis de miel. Or, il arrive qu'en ôtant ces chapiteaux il reste une quantité considérable d'abeilles dans les gâteaux et il importe de les en faire sortir sans les molester et sans briser les rayons; voici comment le Capitaine B. s'y prend pour réussir dans cette opération. Sa méthode, toute simple et élémentaire qu'elle soit, mérite cependant d'être mentionnée: elle sera une idée nouvelle pour plus d'un apiculteur encore aux débuts de sa carrière.

Le chapiteau est placé sur une table et renversé de manière à offrir une porte pour les abeilles; on prend ensuite une boîte, dans le fond de laquelle on a pratiqué une petite ouverture, et on en recouvre le chapiteau. Les abeilles, se voyant dans une demi-obscurité, s'échappent alors par l'ouverture de la boîte afin de gagner la lumière extérieure.

La reproduction des abeilles est l'objet d'une attention particulière de la part du Capitaine B. Il prétend qu'elles dégénèrent rapidement si l'accouplement est pratiqué entre des sujets d'un même rucher. Aussi a-t-il soin d'échanger, chaque printemps, une de ses ruches contre une d'un ami résidant à une distance de trois lieues; il paraît que l'instinct naturel pousse les abeilles-mères à se faire féconder de préférence par les bourdons de cette ruche importée.

Disons maintenant un mot sur l'hivernement des abeilles tel que pratiqué par mon hôte. On a déjà vu dans une causerie précédente qu'il leur réserve un compartiment de la cave de sa maison; c'est ce qu'il appelle la chambre des abeilles. Cette chambre est laissée complètement obscure et la température y est tenue à un ou deux degrés au-dessus de zéro.

On sait que le moindre trait de lumière met les abeilles en émoi et les incite à sortir de leurs ruches. D'un autre côté trop de chaleur ou trop de froid leur nuit également. Le Capitaine B. n'hiverné que de fortes colonies, c'est-à-dire des colonies très-populeuses; mais je pense que pour des colonies faibles il faudrait une température un peu plus élevée au-dessus de zéro. La chaleur naturelle des abeilles, chaleur qui varie suivant leur nombre, doit être prise en considération quand il s'agit de déterminer le degré de température que l'on doit assigner à l'air de l'appartement. Un froid modéré ne ferait pas périr les abeilles, mais occasionnerait de leur part une plus grande consommation de miel: telle ruche qui, tenue chaudement dépenserait dix livres de miel, en dépenserait trente livres si elle était exposée au froid.

Des ventilateurs adaptés aux soupiraux et un petit thermomètre centigrade permettent au Capitaine B. de renouveler l'air de la chambre et en même temps d'y régulariser la température.

Les ruches sont placées sur des tablettes supportées par des pieux fichés en terre: l'extrémité supérieure de ces pieux est munie de plats en fer-blanc renversés pour empêcher les rats et souris de grimper jusqu'aux tablettes. Un espace d'environ un pouce est ménagé entre les tablettes et la base des ruches; cet espace, de même que l'ouverture ordinaire, sont garnis d'un tissu en fil de fer qui permet aux abeilles de jouir d'un air sans cesse renouvelé, tout en les empêchant de sortir.

Ce renouvellement d'air est absolument nécessaire pour maintenir les abeilles en santé. Ces dernières, outre les gaz malsains qu'elles engendrent, produisent un certain degré d'humidité qui deviendrait fatal à leur existence si un air pur et sec n'était constamment introduit.

Un autre moyen employé par le Capitaine B. pour assurer une bonne ventilation à ses ruches, s'est de les renverser sans dessus dessous et de fermer le fond avec un tissu en fil de fer pour prévenir la sortie des abeilles.

Voilà en peu de mots les principaux points qui ont frappé

(1) Je ne veux pas éveiller de haine, ma seule intention est de garder une couleur locale au sujet que je traite.

(1) "Après que Dieu eut fait toutes choses, il prit quantité de flèches et les mit en terre; d'où il sortit hommes et femmes, qui ont multiplié au monde, jusques à présent, et sont venus de cette façon." Réponse du grand Sagamo des Algonquins à Champlain qui lui demandait comment Dieu les avait créés.

mon attention. Malgré tout l'enthousiasme qui l'anime pour les abeilles et les charmes qu'il trouve dans l'apiculture, le capitaine B. est loin cependant de conseiller qui que ce soit de fonder sur cette carrière des espérances exagérées. Voici ce qu'il me dirait à propos durant les conversations que nous eûmes ensemble après la visite de sa ferme.

Il n'y a pas de doute, disait-il que la culture des abeilles soit profitable comme tout autre genre de culture. Mais il ne faut pas s'attendre à trouver une mine d'or dans l'exploitation de cette industrie. Si un apiculteur réussit à faire de bons profits, il ne faut pas croire qu'il n'éprouve pas parfois des pertes et des déceptions. Le succès en apiculture, comme en toute espèce de choses, appartient à l'homme persévérant qui sait essayer les revers de la fortune. Contre une ruche qui prospère il peut souvent s'en trouver plusieurs qui ne donneront qu'un maigre rendement même avec tous les soins prescrits. On calcule qu'une ruche vaut quatre piastres par année. Je pense qu'en général ce calcul n'est pas exagéré si on tient compte de tout ce que la ruche produit : miel, cire, essaim, etc., etc. Mais que de gens ont investi du capital dans l'apiculture comptant avec enthousiasme sur ce profit et qui ont rebroussé chemin au premier obstacle.

Néanmoins je n'hésite pas à dire que tout individu actif et soigneux peut embrasser cette branche d'occupation avec espoir d'être récompensé d'une manière satisfaisante. Mais pour faire de l'apiculture sur une grande échelle il faut être placé dans un endroit où il n'y a pas déjà beaucoup de ruches dans le voisinage, car les abeilles n'amasent du miel qu'en autant qu'elles en trouvent dans les plantes. Les champs sont un pâturage pour elles comme pour les bestiaux ; si elles sont en trop grand nombre sur une superficie quelconque elles en souffriront. Dans une localité encombrée d'abeilles il vaut mieux ne garder que quelques ruches pour puiser le miel de leur voisinage immédiat. Ces quelques ruches prospères rapporteront plus à leurs propriétaires, que si ce dernier en avait mis végété un grand nombre à leur place.

(A continuer.)

JEAN BELLEVUE.

FAITS DIVERS.

On nous écrit de Henryville :

Les propriétaires de la fromagerie de St. George d'Iberville, à Henryville, n'ont pas été déçus dans les espérances qu'ils avaient conçues sur le succès de leur entreprise du mois d'avril dernier.

La saison a été de quatre mois et demi. La quantité de lait reçu pendant cet espace de temps a été de 456,266 livres. Avec ce lait M. H. L. Davis à qui les propriétaires ont confié la conduite de leur établissement a manufacturé 49037 lbs de fromage de qualité supérieure.

Le prix de ce fromage a varié de 10½ à 11½ cts.

Les livres de comptes de la Compagnie accusent un dividende de quinze par cent payé aux actionnaires.

Le tableau suivant, que nous empruntons au *Monetary Times*, de Toronto, nous fait connaître les différents pays qui ont fait l'année dernière, le commerce de bois avec le Canada :

France.....	\$ 64,525
Indes Anglaises.....	603,007
Angleterre.....	12,776,984
St. Pierre Miquelon.....	15,745
Espagne.....	4,016
Portugal.....	42,707
Belgique.....	39,101
Hollande.....	6,376
Gibraltar.....	6,124
Indes Étrangères.....	37,153
St. Domingue.....	3,842
Madère.....	110,637
Bermudes.....	2,294
Indes Espagnoles.....	294,605
Iles Canaries.....	24,742
Afrique.....	5,006
Etats-Unis.....	9,164,038
Nouvelle-Galles du Sud.....	10,326
Victoria (Australie).....	10,770
Nouvelle-Zélande.....	5,100
Amérique du Sud.....	477,205
Chili.....	55,700
Pérou.....	50,473
Iles Sandwich.....	10,124
Chine.....	49,711
Valparaiso.....	2,350

La province d'Ontario ne fait son commerce de bois qu'avec les Etats-Unis, ou à peu près. Québec fait son commerce surtout avec l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Amérique du Sud. Les provinces maritimes font beaucoup d'exportations aux Indes Occidentales et dans l'Amérique Méridionale. De son côté, la Colombie Anglaise a commercé avec le Chili, le Pérou, la Chine et les Iles Sandwich font un commerce qui promet beaucoup.

La province de Québec occupe le premier rang dans notre commerce de bois. L'état suivant la prouve :

L'année dernière, Ontario a vendu du bois pour \$6,109,742 ; Québec, pour \$12,059,684 ; Provinces Maritimes, Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick, \$3,159,827 et \$3,356,229, respectivement, et la Colombie Anglaise, \$214,377.

Dimanche matin, un détachement de dix agents de la police provinciale est arrivé de Québec, sous le commandement du capitaine Voyer, afin de prêter main forte au constable Braz au de St. Scholastique, pour arrêter les Indiens du Lac des Deux-Montagnes contre lesquels sont lancés des warrants sur la plainte du séminaire de St. Sulpice.

Le détachement s'est mis en route hier matin, tout porte à croire que les Indiens ne l'auront pas gêné dans l'accomplissement de sa mission. Au reste les hommes sont solidement bâtis et armés jusqu'aux dents, ils tiendront facilement en respect les récalcitrants.

HURON.—On écrit des bords du lac Huron :

Nous tenons d'un M. Rowan, membre du parti d'explorateurs du chemin du Pacifique le récit tragique qui suit : Cet automne, deux marchands de bois, M. M. Williams et Murray, se mirent en frais d'exploiter une limite, à quelques milles au-dessus de leur moulin, sur les bords de la Rivière des Aveugles, tributaire du lac Huron. Ils engagèrent sept travailleurs, les équipèrent et leur donnèrent des provisions nécessaires de lard, farine et une quantité d'avoine, pour la saison de l'hiver. Il y avait sept jours que les voyageurs étaient partis, et M. M. Murray et Williams commencèrent à avoir des inquiétudes sur leur

compte. Ils ne devaient mettre que deux jours au plus à faire le voyage. M. Murray apprit qu'un homme avait descendu la rivière. Il s'en fut le trouver pour lui demander des nouvelles. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'il avait vu l'embarcation des voyageurs attachée à la rive, à moitié remplie d'eau. Nouvelle crainte de M. Murray, qui se décida à remonter la rivière jusqu'à la hutte des voyageurs. Il arriva à la tomber de la nuit. Il cria, mais personne ne lui répondit. Il se rendit à la hutte, entrebâilla la porte ; mais une odeur infecte le fit reculer de cinq ou six pas. Il se remit et tenta de nouveau d'entrer ; il vit des restes de feu dans la cheminée, et çà et là des tas d'avoine en désordre et quelques sacs remplis du même grain. Il commença à relever l'avoine et à la mettre dans un coin de la hutte : l'odeur devenait de plus en plus infecte. Tout à coup, ô horreur, il rencontra une main. Il continua ses recherches et bientôt il eut devant lui un spectacle vraiment horrible.

Les sept voyageurs à leur arrivée avaient entassé leurs provisions dans la hutte ; avaient allumé le feu, étendu leurs couvertures à terre et s'étaient endormis les pieds au feu et la tête sur des sacs d'avoine, pour ne se réveiller jamais. Pendant la nuit les piles de sacs d'avoine et autres étaient tombés sur eux et les malheureux étaient morts asphyxiés.

Quatre de ces infortunés venaient des townships d'Ashfield, les autres étaient des Canadiens-Français.

Lundi soir, vers les cinq heures, Alfred Bissonnet, cultivateur de Varennes, Grande Côte, laissait sa demeure pour aller au moulin porter moule du grain. Un habitant du Cap St. Michel le vit prendre la glace pour couper l'ance du cap au village. Aujourd'hui, sa famille ne le voyant pas revenir, commença à s'alarmer sur son absence. Tous les habitants de la côte se mirent à sa recherche. En suivant la trace de sa voiture sur la glace, ils arrivèrent à un vaste trou, à quelques pas duquel se tenait son chien, couché sur son casque. Plus de doute, un accident avait eu lieu en cet endroit. D'ailleurs, l'ami de l'homme y était pour attester le malheur de son maître, On se mit à élargir la mare et à sonder la profondeur. On vint de repêcher les sacs de grains ; mais on craint beaucoup de ne pas avoir le même succès pour le corps de ce pauvre Bissonnet.

Il laisse une femme éplorée avec dix enfants en bas âge.

DE TOUT UN PEU.

J'examinais un maçon l'autre jour. Il travaillait ce qu'il avait plaisir à voir. Vint l'heure du dîner frugal, hélas ! dont un pain rond, blanc du reste et bien cuit sous sa croûte dorée, était le plat de résistance ; et de quelles dents il vous coupait les morceaux ! Je croyais vraiment que tout y passerait. Il en laissa cependant deux fois la grosseur du pouce, qu'il remit soigneusement dans un sac.

—Cela ne valait pas la peine, lui dis-je en riant, et si c'est là-dessus que vous comptez pour le goûter !...
—Oh ! fit-il en secouant la tête et en me regardant d'un air singulier, ce n'est pas cela.

—Qu'est-ce donc ?
—J'ai peur de le dire. Cela ferait peut-être rire monsieur.
—Dites toujours.
—En bien, monsieur, quand je n'en rapporte pas, ma femme croit que je n'en ai pas eu assez.

On n'invente pas ces mots-là, ils viennent du cœur, et ce n'est pas l'esprit qui les trouve.

Heureux qui les dit ! plus heureux peut-être qui les inspire !

Les seize premières représentations de *Jeanne d'Arc* à la Gaité ont produit le chiffre énorme de 106,478 fr.

La légende de Jeanne d'Arc est la plus grande et la plus pure de nos gloires ; nous avons visité, il y a quelques années, à Domrémy, près Neufchâteau, l'humble chaumière où reçut le jour cette vierge inspirée, et ce pieux pèlerinage est le plus doux souvenir que nous ayons remporté de notre séjour dans les Vosges.

Nous y avons recueilli quelques notes assez intéressantes pour ceux de nos lecteurs qui ont vu jouer la pièce de M. J. Barbier et Gounod.

Le village de Domrémy remonte à une époque très éloignée. Il en est parlé dans la fondation du prieuré de Chateaufort, en 1070 ; c'était une paroisse au quinzième siècle, car on voit figurer le curé de ce village parmi les témoins qui déposèrent lors de l'enquête faite en 1454, pour la réhabilitation de Jeanne d'Arc.

Le 15 février 1586, un sieur Thomassin Freminet, receveur, et Jacqueline de l'Épine, sa femme, vendirent à Louise de Stainville, comtesse de Salin, une maison dite *la Pucelle*, sise à Domrémy, avec ses dépendances, moyennant 500 fr.

En 1814, lors de la première invasion, elle appartenait à un sieur Gérardin, ancien milicien et parent éloigné de la Pucelle, à qui elle était tombée en partage. Un Anglais voulut acheter cette maison ; il en offrit un prix très élevé à son propriétaire ; mais ce brave homme, devant le but de l'Anglais, refusa obstinément ses offres, et quoique pauvre, céda la maison au département, afin qu'elle fût conservée comme monument historique. Gérardin, en récompense de cette belle action, reçut la décoration de la Légion d'honneur et fut nommé à un emploi de garde-forestier.

Cette maison est conservée avec le plus grand soin par le département des Vosges, qui en a confié la garde à une religieuse. Sur le frontispice de la porte, on remarque les armoiries de la famille, qui, sont, d'un côté : un écusson avec trois sauts de charriez, et de l'autre une épée soutenant la couronne avec trois fleurs de lys. On lit en haut : *Vive labeur !* avec le millésime 1431. Au dessous de cette pierre, se trouve la statue de Jeanne d'Arc, qui paraît être de la même époque.

Au milieu de la première pièce de cette maison se trouve la charmante statuette en bronze de Jeanne d'Arc, sculptée, par la princesse Marie d'Orléans, donnée par le roi Louis-Philippe. Cette statuette a été inaugurée à Domrémy, avec grande solennité, le 9 mai 1843.

En 1820, Louis XVIII fonda à perpétuité une école gratuite pour les jeunes filles à Domrémy ; elles reçoivent toutes une éducation qui leur permet de gagner leur vie sans aller en service ; car une tradition s'est perpétuée dans ce petit village : c'est qu'aucune des compatriotes de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire aucune fille née à Domrémy, de parents originaires de Domrémy, ne peut être domestique.

Le Liquide de Jacobs s'emploie à l'intérieur et à l'extérieur.

Trois Pilules de Colby sont une dose moyenne.

BULLEIN TÉLÉGRAPHIQUE.

FRANCE.

Paris, 15.—Dans l'Assemblée aujourd'hui, M. Daheil, de l'extrême droite, a présenté une pétition couverte de 120,000 signatures et demandant la restauration de la monarchie.

Une affaire négociée par Rouher et par laquelle le gouvernement devra rendre à l'ex-impératrice Eugénie certains objets d'art et lui payer \$600,000, a été soumise à la commission du budget.

Paris, 16.—Une dépêche de Madrid mande que le président Castellar, accompagné du secrétaire d'Etat, a fait une visite officielle, aujourd'hui, au ministre Sickles, pour lui annoncer la remise du *Virginia* au gouvernement américain.

Versailles, 17.—La commission des finances a décidé aujourd'hui de porter à un chiffre plus élevé le traitement du président MacMahon, de manière à lui permettre de donner des fêtes à Paris.

Cette décision ne comporte pas le transfert de la capitale à Paris.

Paris, 19.—Le projet de loi pour l'augmentation du salaire du président MacMahon a été adopté aujourd'hui, à l'Assemblée.

Paris, 19.—Dans un rapport officiel du naufrage du *Ville du Havre*, le capitaine Surmont, dit qu'il n'a eu que le temps de sauter sur le pont du vapeur avant que la collision ait eu lieu. Dans le choc, l'avant du *Loch Earn* pénétra à une grande profondeur dans la quille du *Ville du Havre*, au-dessous de la ligne de flottaison. Suivant ses prévisions, l'eau se précipita avec violence et le navire ne resta que quelques minutes sur les flots. On n'eut pas le temps de fermer la porte de la cloison transversale de la chambre de l'engin, et la bouilloire fut inondée sur le champ par cette voie.

Le second du navire fut chargé de l'œuvre du sauvetage au moyen des embarcations. Deux chaloupes furent mises en pièces et les malheureux qu'elles contenaient, tués ou noyés par la chute du grand mât. Le capitaine resta à son poste. Il disparut sous les eaux du navire, et lorsqu'il revint à la surface, il fut recueilli par les hommes du *Loch Earn* qui montaient les barques venues au secours des naufragés. Un intervalle d'une douzaine de minutes s'écoula depuis la collision jusqu'à l'engloutissement du *Ville du Havre*.

SUISSE.

Berne, 15.—L'élection annuelle du Conseil Fédéral, pour la présidence et la vice-présidence de la Confédération Suisse, a eu lieu aujourd'hui. Le Dr. Clench a été élu président et le Dr. E. Welti vice-président.

PRUSSE.

Berlin, 15.—La reine douairière Elizabeth de Prusse est morte à l'âge de 72 ans.

Washington, 15.—Le secrétaire Richardson dans une lettre qu'il adresse au représentant Dawes, répète ce qu'il a déjà dit : qu'il vaut mieux établir de nouveaux impôts que de contracter un emprunt et qu'il a choisi le thé et le café parce que le public s'apercevait moins de l'impôt sur ces articles que sur d'autres.

Quant aux taxes de l'intérieur elles pourront être collectées sans frais additionnels pour le pays.

Le secrétaire a constaté aujourd'hui, après examen, que depuis le 1er décembre, la dette publique a augmenté de \$5,000,000.

New-York, 15.—Une lettre de Charles Burriett Waite, l'un des survivants du *Ville du Havre* ne confirme pas les accusations lancées contre les officiers de ce paquebot.

Il dit que les officiers survivants ont fait tout en leur pouvoir pour sauver les passagers, mais que le navire a sombré trop vite après l'abordage pour permettre de prendre les moyens ordinaires de sauvetage.

Il déclare que le capitaine Surmont a sombré avec le navire et qu'il a été recueilli quelques temps après.

M. Regnier a envoyé une longue lettre au *Times* se plaignant de la manière, avec laquelle on l'a traité dans la cour martiale qui vient de juger Bazaine, et offrant d'expliquer sa conduite devant un tribunal qui se composerait d'un représentant du *Times* et de deux autres rédacteurs anglais.

Le *Times* a refusé de prendre part dans cette investigation.

ANGLETERRE.

Londres, 16.—Les nouvelles reçues de la Côte d'Or, en date du 24 novembre, mandent que le général Wolseley est maintenant complètement rétabli, et qu'il a repris le commandement des troupes. Pendant sa maladie, l'expédition n'a pu rien faire, et même à présent, on éprouve beaucoup la difficulté à marcher contre l'ennemi, à cause du nombre considérable de soldats qui sont atteints de la fièvre.

Londres, 16.—Le correspondant du *Times* à Paris, dit que le maréchal Bazaine avait l'intention de se joindre aux Carlistes si sa sentence eut été commuée en exil. Le succès des républicains dans les dernières élections a jeté la consternation parmi les conservateurs.

Londres, 16.—Une dépêche de Sheffield annonce qu'une tempête terrible a sévi en cette ville aujourd'hui. Plusieurs battées et un grand nombre de cheminées ont été renversées par le vent.

On rapporte que beaucoup de personnes ont été tuées et blessées.

Une grande excitation règne dans la ville. L'impératrice Eugénie a fait une visite aujourd'hui à la Reine Victoria à "Windsor Castle."

ESPAGNE.

Bayonne, 16.—Le journal officiel des Carlistes de cette ville, annonce que les troupes royalistes ont capturé la ville de Berga.

Le curé de Santa Cruz qui a été fait prisonnier il y a quelques jours par Lizarroga, doit subir son procès devant une cour martiale.

ETATS-UNIS.

Washington, 16.—A cause de la mort du Col. Frédéric Dent, père de madame Grant, le Cabinet ne s'est pas assemblé aujourd'hui, et le président n'a pas reçu de visites.

Un bill a été présenté aujourd'hui pour amender l'acte réduisant la taxe imposée sur les importations.

Washington, 17.—Le *Virginia* a été remis aux autorités américaines à neuf heures hier matin, et il a fait voile de Bahia-Honda à quatre heures de l'après-midi.

ALLEMAGNE.

Berlin, 17.—Une ordonnance promulguée officiellement aujourd'hui ordonne qu'à l'avenir tous les évêques à leur installation, jureront de maintenir une subordination entière à l'Etat et de coopérer à supprimer toutes intrigues déloyales.



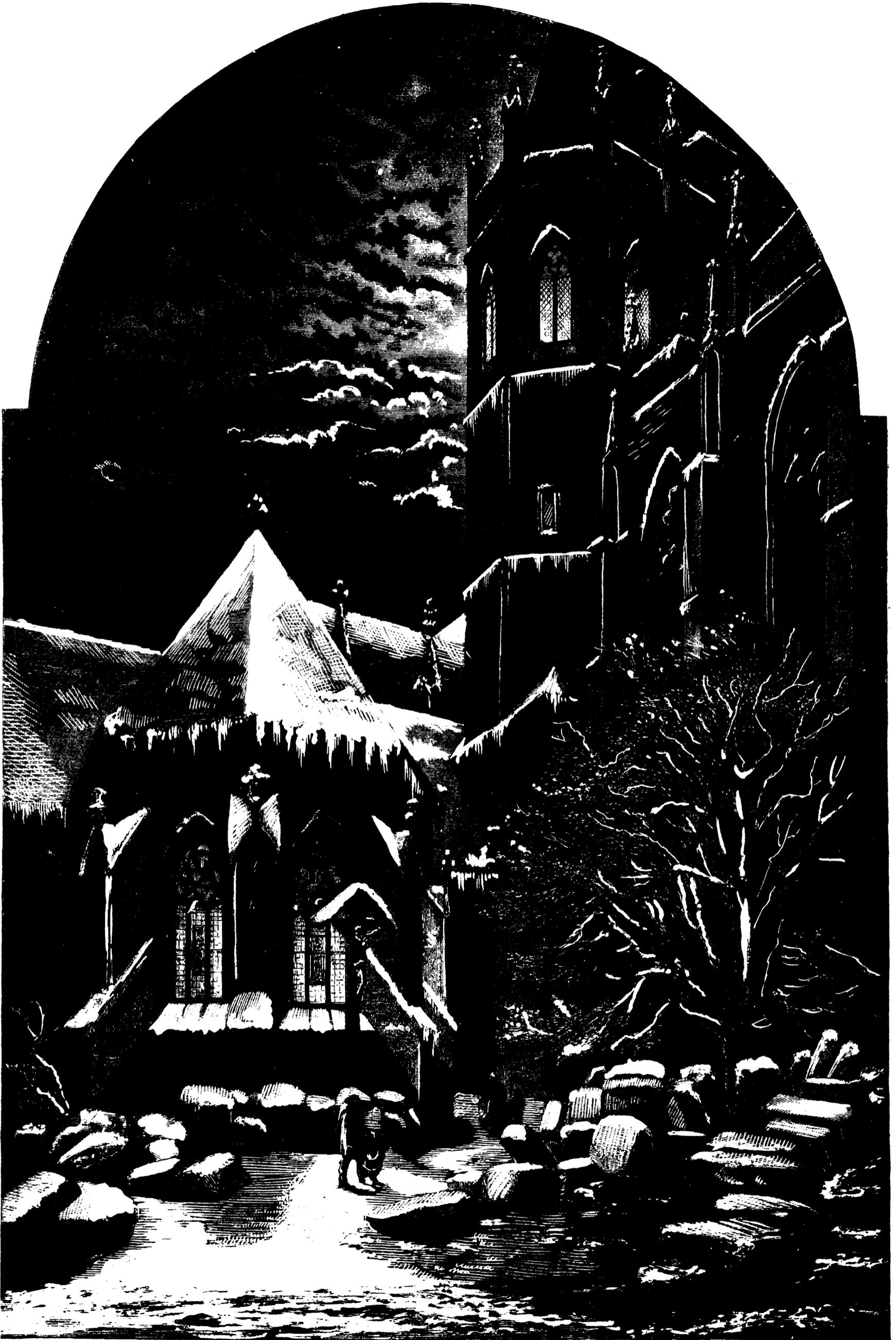
L'HON. JAMES LESLIE.



ESPAGNE.—PORTRAITS D'ACTUALITÉ.

RÉPUBLICAINS : Dominique Moriones, général en chef de l'armée du Nord.—Joseph Furon, capitaine général de la Catalogne.—François Ceballos, capitaine général de Valence assiégeant Carthagène.
 CARLISTES : L'évêque d'Urgell, grand aumônier de don Carlos.—Don Raphaël Tristany, capitaine général de la Catalogne.—François Tristany, commandant général de la province de Barcelone.
 Don Louis Antunano, membre de la junte carliste de Navarre.—Général Ceballos, commandant général de l'Aragon.—Comte de Vergara, représentant le parti carliste à Paris.





LES ABORDS DU TEMPLE LA NUIT DE NOEL.

A NOS ABONNÉS DE LA VILLE.

MM. Edouard Dorion et A. Gravel vont visiter incessamment tous nos abonnés de Montréal pour faire la collection des sommes qui nous sont dues. Nous prions donc nos amis de préparer leurs bourses, afin qu'une seule visite suffise. Nous insistons sur le paiement immédiat du terme courant. Et ceux qui sont en retard, et qui désirent recevoir la PRIME, devront payer leurs arrérages, et SIX MOIS D'AVANCE.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 25 DECEMBRE 1873.

LA SESSION DE QUEBEC.

Rien de nouveau à Québec. Tout va bien, selon les uns; tout va mal, selon les autres. Il serait peut-être plus juste de dire que rien ne va; car nos députés ne se sont pas encore mis sérieusement à l'œuvre.

M. Tremblay a continué ses attaques contre le commissaire des Terres. Jusqu'à ce jour il n'a pas l'avantage, M. Fortin lui a répondu vendredi par un argument *ad hominem* qui a mis les rieurs de son côté. Il paraît, en effet, que M. Tremblay, appelé un jour à rendre témoignage en cour, s'est fait payer (*taxer*) au prix de quatre piastres par jour, après avoir juré, selon les exigences de la loi, qu'il était pauvre et nécessiteux. Ce document a été lu au milieu de l'hilarité générale.

Le procureur-général Irvine a donné avis qu'il demanderait la formation d'un comité spécial pour s'enquérir de l'administration de la justice. Est-ce là la réponse du gouvernement local à la récente démarche du barreau de Montréal? Le gouvernement local agit-il en cela de concert avec les autorités d'Ottawa? C'est ce que nous ne savons pas encore.

OSCAR DUNN.

LE BARREAU ET LA COUR D'APPEL.

Les difficultés survenues entre le barreau de Montréal et la Cour d'Appel ont pris une tournure nouvelle. Le 16, à une réunion régulière, les avocats ont passé les résolutions suivantes, entre autres:

Que l'administration de la justice dans la Cour du Banc de la Reine a été, depuis plusieurs années, inefficace et propre à détruire la confiance qui devait reposer dans la plus haute Cour de la Province, et que, dans les intérêts de la justice, une enquête immédiate, par Commission Royale, sur les causes d'un aussi triste état de choses est impérieusement exigée.

Qu'en conséquence, le Barreau de cette Section s'abstienne de plaider devant la Cour du Banc de la Reine, durant le présent terme, et que le Président de cette assemblée communique les résolutions précédentes à la dite Honorable Cour.

Le 17, M. Day s'est présenté en Cour pour communiquer officiellement ces résolutions aux honorables juges.

Le juge Taschereau ne lui en donna pas le temps. Il déclara que le barreau avait le droit de passer toutes sortes de résolutions et d'en appeler au Parlement contre la magistrature, mais qu'il n'a que faire de présenter ces résolutions à la Cour. Et il se retira immédiatement.

Les autres juges décidèrent ensuite de ne point recevoir ces résolutions. M. Day la remit alors au greffier, et la séance fut levée sans autre incident.

M. Ritchie et M. Lacoste sont les seuls qui, tout en se soumettant à l'action de leurs confrères, la désapprouvant jusqu'à un certain point. Ils condamnent particulièrement ces mots de la première résolution: *propre à détruire la confiance*, en autant qu'ils impliquent une accusation de malhonnêteté.

Quoi qu'il en soit, il est juste de constater que les plaintes du barreau n'atteignent que trois juges sur cinq. M. Taschereau et M. Ramsay, qui ont remplacé l'un, le lieutenant-gouverneur Caron et l'autre le juge Drummond n'ont rien à voir à des griefs nés avant leur accession au banc de la cour d'Appel. Les juges Duval, Badgley et Monck sont seuls mis en cause. Une enquête sérieuse faite par une Commission Royale prouverait dans quelle mesure ils méritent la censure dirigée contre eux. Messieurs les avocats peuvent connaître ce que le public ignore, et ils sauront le dire; mais à prendre les faits tels qu'ils frappent les regards de tout le monde, nous pouvons dire que le juge-en-chef Duval est malade et le juge Badgley sourd depuis si longtemps que l'un et l'autre ont cessé d'inspirer la confiance et la sécurité. Tous les plaideurs peuvent s'apercevoir si un juge est incapable de marcher et l'autre d'entendre.

Quant au juge Monck, il a ce qu'il faut pour inspirer confiance tout abord, intelligence et santé de premier ordre. Le *Montreal Gazette* dit qu'on l'accuse de partialité. Une Commission Royale ferait le jour sur cette imputation; mais il faudrait des preuves bien fortes pour y faire croire, car il y a des plaideurs, même des avo-

cats, qui maudissent leurs juges bien plus de vingt-quatre heures après la sentence.

Le public attendra l'enquête avec anxiété. La démarche du barreau a eu tant de retentissement qu'une investigation sérieuse pourra seule replacer la cour d'Appel à cette hauteur dans l'estime et le respect du peuple qui convient au premier tribunal du pays.

OSCAR DUNN.

CHRONIQUE.

Les hommes de sens au Nouveau-Brunswick se révoltent contre la loi des Ecoles: un M. George Dick, presbytérien a laissé vendre ses effets plutôt que d'acquiescer la taxe qu'elle impose.

Un télégramme d'Halifax apporte la nouvelle de la mort d'un quatrième sénateur, l'hon. M. Locke, de la Nouvelle-Ecosse.

Le *Free Press* d'Ottawa informe ses lecteurs, sur de bonnes autorités, que le parlement fédéral se réunira le 2 février.

A la demande de l'hon. M. Mackenzie, M. Brydges a retiré sa démission et a consenti de faire encore partie de la commission du chemin de fer Intercolonial.

M. Langelier, candidat libéral, a été élu dans le comté de Montmagny, pour la chambre locale à une majorité de 150 voix.

On rapporte que M. Disraeli a l'intention de visiter le Canada, le printemps prochain.

L'hon. George Brown, rédacteur en chef du *Globe*, et ancien premier ministre, vient d'être nommé Sénateur.

Nous lisons dans le *Courier d'Ottawa*:

Le nouveau ministre de l'Agriculture, l'hon. M. Letellier de St. Just, vient de réussir à mettre toutes les lignes de paquebots voyageant entre l'Europe et le Canada sur un pied de parfaite égalité pour le transport des immigrants. Jusqu'ici il n'y avait d'arrangements spéciaux qu'avec la compagnie Allan. En généralisant ces arrangements, le ministère espère donner une nouvelle impulsion à l'immigration.

D'un autre côté, nous croyons savoir que des arrangements sont en bonne voie de négociation pour favoriser l'immigration à Manitoba.

L'hon. ministre de la Justice, a nommé l'hon. M. Loranger juge suppléant de la Cour d'Appel.

L'été prochain, on attend deux mille immigrants à Sherbrooke.

L'élection de Toronto-ouest s'est terminée par le triomphe de M. Moss, candidat ministériel, à une majorité de 511 voix.

La manufacture de coton d'Hochelega, à la tête de laquelle se trouve M. Victor Hudon, sera dans deux semaines en pleine opération. On dit que 900 ouvriers y trouveront du travail.

Le *Telegraph* de St. Jean, N.-B., dit que l'hon. Peter Mitchell doit se fixer à Montréal et s'y lancer dans le commerce.

La *Gazette* dit qu'il est question de nommer M. Penny, rédacteur du *Herald*, sénateur à la place de M. Leslie, décédé.

L'enquête sur l'administration de M. Delisle comme collecteur de la douane de Montréal, s'est ouverte vendredi dernier, devant M. Johnston, assistant commissaire des douanes.

NOS GRAVURES.

M. LESLIE.

Nous publions avec plaisir aujourd'hui le portrait de cet honnête homme. Le souvenir de M. Leslie doit être gardé par les Canadiens-Français. A une époque où nous ne trouvons dans la population anglaise que préjugé et hostilité, il a su nous rendre justice et nous défendre. Comme représentant du quartier Est de Montréal et du comté de Verchères, il a su faire son devoir dans les temps difficiles où il a vécu.

LES ABORDS DU TEMPLE.

C'est la nuit de Noël. La foule pieuse arrivera bientôt dans le temple pour y célébrer la naissance du Sauveur des hommes. Tout est tranquille aux abords de l'église; la nature elle-même semble se recueillir dans l'attente du grand mystère.

LE "JEUNE CANADA."

Le nouveau parti fondé à Toronto avec la devise *le Canada d'abord*, enseigne que les hommes politiques du Canada ne devraient accepter de l'Angleterre aucun titre honorifique. Le *Jeune Canada* présente à ce sujet une supplique au pays, qui lui répond en montrant ceux que la mère-patrie a distingués jusqu'à ce jour.

DISCOURS DE M. DISRAELI.

Le *Bibliographe* a résumé un discours prononcé par M. Disraeli, chef du parti conservateur en Angleterre, devant l'Université de Glasgow. Ce discours est important: nous croyons devoir en reproduire la conclusion.

Après avoir remercié les étudiants de l'honneur qu'ils lui ont fait, en le nommant recteur de l'Université, M. Disraeli continue en ces termes:

"Or, quel est l'esprit du siècle dans lequel nous vivons, de ce monde dans lequel, avant quelques années, vous entrerez tous, où vous aurez à asseoir votre vie, où vous rencontrerez des difficultés de toutes sortes, des perplexités morales, des obstacles matériels? Quel est-il, l'esprit de ce siècle? Je ne crois pas me tromper beaucoup en vous disant que l'esprit de ce siècle est un esprit d'égalité; mais l'égalité est un mot très élastique, à l'ombre duquel bien des écoles peuvent s'assembler, et arriver cependant à des conclusions différentes et même contradictoires. Je crois que l'égalité civile, c'est-à-dire l'égalité de tous les sujets devant la loi et devant une loi qui reconnaît les droits personnels de tous ces sujets, est la seule qui assure à tous la liberté, l'ordre et la justice.

"Le principe de l'égalité civile a depuis longtemps prévalu dans ce royaume; il a été appliqué pendant les cinquante dernières années plus complètement que jamais, mais il était en vigueur dans la Grande-Bretagne depuis des siècles, et j'attribue le patriotisme de nos populations à cette circonstance: et je crois encore que ce principe a plus fait pour la sécurité de notre sol que la position géographique, sur laquelle on s'est si longtemps étendu.

"Une autre terre, longtemps notre ennemie, mais qui n'est que notre rivale dans les arts de la paix, a cru devoir, à la fin du dernier siècle, reconstruire son système politique et le rebâtir sur le principe de l'égalité sociale.

"Pour atteindre ce but, elle était préparée à faire et elle a fait en réalité de grands sacrifices; elle a bouleversé toutes les institutions du pays, une monarchie de huit cents ans, dont la politique traditionnelle avait créé le royaume; une Eglise nationale qui, bien que romaine, avait assuré ses libertés; une attribution du sol qui avait constitué et maintenu une vaillante noblesse que l'on ne pourra jamais restaurer; elle renversa tout.

"Elle confia toutes les propriétés et abolit toutes les corporations. Elle arracha du sol toutes les anciennes divisions; en un mot, elle accomplit tout son dessein, qui était de détruire tous les éléments sociaux et de les réduire en poussière. Cette expérience a été faite largement, et on peut juger par le résultat des quatre-vingts ans, de ce qu'elle a produit. Ce n'est pas en Ecosse qu'on citera jamais, sans un sentiment d'affection le nom de la France, et cependant aucun Ecossais n'apprécie plus que moi les brillantes qualités et les actions resplendissantes de ce peuple si bien doué.

"Nous ne fermons pas les yeux devant ses fautes, mais ses malheurs sont plus grands que ses erreurs, et ses mérites plus grands que ses infortunes. Quand j'ai appris que leur brillante capitale était assiégée; quand j'ai appris qu'une brèche était faite dans ses murs, j'ai ressenti une douleur profonde. Cependant je dois dire que parmi les nombreux services que la France a rendus à l'Europe, à l'Europe, la terre des anciennes croyances et des anciens gouvernements, le service le plus précieux est cette preuve qu'elle nous a donné: à savoir, que le principe de l'égalité sociale n'est pas un principe sur lequel on puisse s'appuyer à l'heure de l'épreuve et au jour du danger.

"On voit alors qu'il n'y a personne qu'on puisse prendre comme chef, personne autour de qui l'on puisse se serrer. Il n'y a pas un homme dans le pays qui puisse rassembler cinquante personnes. Et cela est naturel, puisque l'individu qui veut diriger commet une usurpation sur la souveraineté de tous. Ceux qui devraient conduire les autres se sentent alors isolés, et ceux qui voudraient obéir ne connaissent personne à qui offrir leur dévouement. Toutes les influences personnelles sont mortes. Tout dépend d'un gouvernement central, pouvoir suffisant dans le beau temps, mais qui se brise dans les moments d'orage.

"Aussi l'égalité civile règne dans la Grande-Bretagne et l'égalité sociale en France. Or, l'essence de l'égalité civile est d'abolir les privilèges; l'essence de l'égalité sociale est de détruire les classes. Si le principe de l'égalité ne prenait à l'heure actuelle que ces deux formes, je n'imagine pas que vous auriez beaucoup de peine à choisir entre elles ni à juger de leur mérite respectif. Mais il n'en est pas ainsi. L'égalité que recherchent maintenant de grandes multitudes dans plusieurs pays, l'égalité que patronnent des écrivains qui ne manquent ni de logique, ni d'éloquence, ni de savoir; cette égalité-là, ne daigne pas reconnaître l'égalité civile; elle traite même l'égalité sociale comme une vérité vieille.

"Les éléments moraux et métaphysiques ne satisfont plus ces modernes philosophes. Ils demandent l'égalité physique et matérielle. Tel est l'esprit de trouble qui s'élève maintenant en Europe comme un vent menaçant, et qui peut-être, lorsque vous entrerez dans le monde, sera dans toute sa force.

"Le premier principe de cette nouvelle école est qu'il n'y a pas de bonheur qui ne soit pas matériel, et que toute créature humaine a le droit de participer au bien-être physique.

"L'obstacle principal que rencontre cette école, c'est la propriété privée: en conséquence, il faut l'abolir. Mais le système social doit être établi sur quelques principes: aussi on substitue aux droits de la propriété le droit du travail; mais encore les droits du travail ne peuvent pas être complètement exploités s'il y a des limites à l'emploi de l'homme; et la grande limite à l'emploi comme aux droits du travail, à l'égalité physique et matérielle, c'est la division du monde en Etats et en nations. Aussi, de même que l'égalité civile veut abolir les privilèges, et l'égalité sociale détruire les classes, de même l'égalité matérielle et physique attaque les principes du patriotisme et veut anéantir les nations.

"Eh bien! il n'est pas vrai que le seul bonheur réel soit le bonheur physique; il n'est pas vrai non plus que le bonheur physique soit le plus grand bonheur; il n'est pas vrai que le bonheur physique soit un principe sur lequel vous pourriez bâtir une communauté florissante et durable; une communauté civilisée doit s'appuyer sur un large capital de pensées et de sentiments, il doit y avoir un fonds de réserve de moralité publique sur lequel puisse tirer la vie nationale.

La société a une âme aussi bien qu'un corps; les traditions d'un pays forment une partie de son existence. Sa valeur et sa discipline, sa foi religieuse, ses lois vénérables, sa science et son érudition, sa poésie, ses beaux-arts, son éloquence et sa littérature, sont une partie de son existence, aussi bien que son agriculture, son commerce et son industrie.

J'irai plus loin, et je dirai que, sans ces qualités, on ne peut pas obtenir la suprématie matérielle. Et cependant, la nou-

velle philosophie s'en prend encore à autre chose qu'au patriotisme : elle s'en prend au foyer de famille, elle s'en prend à l'individualité de l'homme. De la société civilisée, elle voudrait faire un troupeau humain. Je ne prétends pas nier qu'elle ne puisse, à notre époque, créer beaucoup de trouble et amener des désastres ; mais j'ai la conviction que finalement elle ne triomphera pas.

« Je prétends qu'elle trouvera ses plus durs obstacles dans la nature elle-même ; ces obstacles sont à la fois physiques et moraux ; et s'il est vrai, et je le crois, qu'une aristocratie fondée uniquement sur la richesse doit périr par la satiété ; il est également vrai qu'un peuple qui ne reconnaît pas de plus grand mobile que la jouissance physique, devient forcément égoïste, stétiote et meurt abandonné.

PEAUX-BLANCHES

ET

PEAUX-ROUGES

(Dramas de l'Amérique du Nord)

PAR

EMILE CHEVALIER.

CHAPITRE XI.

LE BLESSÉ.

La nuit était noire, profonde ;—noire comme la tombe, profond comme l'immensité. Des sons lamentables emplissaient l'air : c'était l'aboiement des chiens, auquel répondait le hurlement sinistre des loups ; puis, c'était le meuglement mélancolique des bœufs, auquel se mêlaient, par brusques, par violentes rafales, les sifflements de la bise. Et, faisant la basse dans ce sinistre concert, le lac Supérieur broyait, avec un formidable fracas, ses ondes aux grèves rocheuses de l'archipel des Douze-Apôtres.

Un grand éclair violacé déchira tout à coup les ténèbres. A son éclat passager, mais intense, on eût pu voir une Indienne qui, rapidement, furtivement, traversait la cour du fort *La Pointe*.

Pour n'être point observée, sans doute, elle glissait le long de la haute palissade dont la factorerie était entourée. Ainsi, avec légèreté, Meneh-Ouiakon, —vous l'auriez reconnue à l'élégance de sa démarche, —atteignit une porte basse, garnie de lourds montants en bois.

Du bout du doigt elle gratta cette porte. Point de réponse à son signal.

Le vacarme des éléments en furie avait probablement empêché que l'appel de l'Indienne fût entendu.

Sans hésitation, mais non sans une certaine impatience, elle frappa le panneau avec son poing.

La porte s'ouvrit. —Je suis la fille du sachem Nadoësis, dit Meneh-Ouiakon en étendant la main.

—Que la fille du sachem Nadoësis entre ! fut-il dit, d'un ton bas, par une personne qu'il était impossible de distinguer, quoique ses yeux étincelassent dans la nuit comme des escarboucles.

—Mon frère au visage pâle est-il mieux ? demanda Meneh-Ouiakon.

—Ton frère au visage pâle est mieux.

Meneh-Ouiakon, alors, franchit le seuil de la porte, qui fut aussitôt refermée doucement derrière elle.

L'obscurité devint encore plus complète qu'au dehors. Un froid humide, pénétrant, se faisait sentir.

L'Indienne fit sept ou huit pas droit devant elle, comme si elle possédait une connaissance exacte des lieux, et elle s'arrêta.

—Tu peux pousser la porte, ma fille, elle n'est pas close, dit la voix qui déjà avait parlé.

Meneh-Ouiakon se conforma à cet avis. Elle allongea le bras et fit rouler sur ses gonds une grosse porte qui grinça aigrement en s'ouvrant.

Aussitôt, un jet de lumière vive, éblouissante, enveloppa la jeune indienne.

Elle se trouvait au bout d'une sorte de galerie taillée dans le roc, et, sous ses yeux, se déployait une chambre ou salle qui semblait également avoir été creusée au cœur d'un rocher.

Cette chambre était nue. L'eau suintant à sa voûte et à ses parois y avait formé des stalactites, figures étranges, qui resplendissaient comme des pierreries aux rayons d'une petite lampe faite avec un crâne d'animal et pendue par une corne de daim à un angle de la muraille.

Sous cette lampe, et sur un méchant lit de mousse et de sapinette ou branches de pin, était étendu un homme.

Une peau de bison recouvrait ses membres. Au front, il portait un grossier bandeau de toile ensanglantée qui lui cachait la moitié du visage.

Malgré son bandeau, malgré la pâleur et l'altération de ses traits, on ne pouvait méconnaître cet homme.

C'était Adrien Dubreuil. A la vue de Meneh-Ouiakon, un doux sourire erra sur les lèvres desséchées du malade.

—Je craignais, dit-il faiblement, que la vieille ne vous entendit pas frapper ; car elle est bien sourde.

—Elle m'a entendue, répondit l'Indienne. Mais, parle, mon frère : le feu qui brûlait tes veines commence-t-il à s'assoupir ?

—Oui, grâce à vous, noble fille, ma santé s'améliore.

Une lueur de satisfaction colora le visage de Meneh-Ouiakon.

—Mais, continua Dubreuil, approchez, ma sœur, je vous en prie. Donnez-moi votre main, que je la serre dans les miennes. Ce m'est, hélas ! le seul moyen de vous témoigner la reconnaissance qui déborde mon cœur.....

—Ne parle pas de reconnaissance, dit l'Indienne d'un ton simple, charmant, la reconnaissance est une chose ignorée chez nous. Puisse-t-elle l'être toujours !

En prononçant ces mots, elle s'accroupit près d'Adrien, et reprit, après lui avoir tendu sa main que le jeune homme pressa avec effusion :

—Ta peau brûle encore ; tu as soif, mon frère.

—Ah ! je vous aime ! s'écria-t-il.

—Et moi aussi, je t'aime ! dit naïvement la séduisante Nadoësis.

Dubreuil l'embrassa dans un regard si passionné que Meneh-Ouiakon rougit et détourna la tête.

—Mon frère a soif ; je vais lui donner à boire, dit-elle en se relevant.

Dans un coin de la salle, il y avait une outre en cuir de caribou et une écuelle de bois. Meneh-Ouiakon prit cette écuelle, y versa de l'eau contenue dans l'outre, et, tirant de sa poche deux morceaux de sucre d'érable, jaunes comme l'ambre, elle les frotta l'un contre l'autre au-dessus de l'écuelle. Il en tomba une poudre abondante qui, remuée et mélangée avec l'eau, produisit une boisson rafraichissante et tonique tout à la fois.

Pendant cette opération, Adrien Dubreuil contemplait l'Indienne avec une tendresse qui ne pouvait guère laisser de doute sur la nature des sentiments que la jeune fille lui inspirait.

Elle revint vers lui, son vase à la main, s'agenouilla, passa avec précaution son bras sous la tête du jeune homme, la souleva tout doucement et approcha l'écuelle de sa bouche ardente.

Tableau saisissant, unique, que celui-là.

Pour le peindre, il eût fallu la palette d'un Herrera.

Voyez-vous cette grotte, mi-partie flamboyante de clartés indécises, flottantes, qui font étinceler les murailles, la voûte et jusqu'au sol ; et puis, voyez-vous, là, dans la zone lumineuse, ces deux bustes gracieux, ces deux figures souriantes, harmonieuses, mais dont l'ensemble, mais dont le détail tranchent en un si puissant contraste !

Le visage de l'Indienne est beau, nonobstant le peu de régularité des lignes ; mais comme il est étrange, comme ses teintes chaudes, bistrées, sont en opposition avec la blancheur marmoréenne, livide du visage de l'Européen ! comme la barbe noire de celui-ci fait encore ressortir la matité de sa carnation ! comme enfin l'attitude touchante et le costume pittoresque de l'Américaine donnent de l'éclat, de la vie à cette scène si grande dans sa simplicité !

—C'est assez, ma sœur, dit Adrien après avoir savouré une gorgée et en abaissant sur Meneh-Ouiakon un regard humide.

—Mon frère ne veut plus boire ?

—Je n'ai plus soif.

La jeune fille désirait replacer la tête du malade sur la couche.

—Non, demeurez ainsi, je vous en supplie, je suis si bien, dit-il en la couvant des yeux.

La belle Indienne palpitait. Son sein soulevait, par bonds inégaux, la couverture drapée sur les épaules.

—Mon frère, dit-elle, en retirant son bras, et en arrangeant le lit du malade avec une sollicitude toute maternelle, mon frère a besoin de repos.

—Oh ! non, j'ai dormi assez ; laissez-moi causer avec vous. Je veux vous remercier des bontés que vous avez eues pour un étranger, un inconnu.....

—Tu ne m'es ni étranger, ni inconnu, fit elle gravement.

—Ni étranger ! ni inconnu ! dit Adrien d'un air dubitatif.

—Ni étranger, ni inconnu.

—Je ne vous comprends pas, balbutia Dubreuil.

—Qui t'a donné cela ? questionna Meneh-Ouiakon, en montrant à l'ingénieur le symbole qu'il avait reçu de Sungush-Ouscta.

—Ça ?

—Oui, ce totem ?

—C'est un Indien.

—Où te l'a-t-il donné, mon frère ?

—Au Sault-Sainte-Marie.

—Au Sault-Sainte-Marie ?

—Oui.

—Et cet Indien t'a-t-il dit son nom ?

—Oui, mais je ne me le rappelle pas.

—Ah ! fit-elle avec un soupir.

—Seulement, reprit Dubreuil, je me souviens qu'il était de la tribu des Nadoësis.

—En es-tu bien sûr, mon frère ? prononça-t-elle en plongeant ses yeux dans ceux de son interlocuteur.

—Parfaitement sûr.

—Mais, dit-elle, apès un moment de réflexion, pourquoi l'Indien t'a-t-il fait ce présent ?

—Je lui avais rendu un service.

Meneh-Ouiakon fit un geste d'étonnement.

—Oui, poursuivit Adrien, son canot avait chaviré, et j'ai aidé le Nadoësis à sortir du gouffre dans lequel son imprudence l'avait entraîné.

—Tu as sauvé la vie à Sungush-Ouscta.

—Sungush-Ouscta ! c'est en effet, je crois, le nom qu'il portait.

—Ah ! exclama l'Indienne, si tu dis vrai, que le ciel soit toujours sur ta tête, que ton sentier dans la vie soit droit, sans épines ni cailloux ; que le soleil t'éclaire sans cesse de ses rayons !

Ces paroles furent proférées avec une exaltation qui surprit douloureusement Dubreuil.

—Vous connaissez donc cet Indien ? dit-il avec vivacité.

—Oui, Meneh-Ouiakon le connaît bien.

—Peut-être l'aimez-vous ? hasarda le jeune homme.

—Je l'aime.

A cette déclaration si nette, faite d'un ton ferme, l'ingénieur frissonna.

Pour dissimuler le trouble qu'il éprouvait, il ramena sur son visage sa couverture de peau de buffle.

—Ainsi, reprit Meneh-Ouiakon au bout d'un instant, c'est en récompense de ce que tu as fait pour lui que Sungush-Ouscta t'a fait présent de ce totem ?

—Je vous l'ai dit.

—Mon frère voudrait-il me conter comment la chose arriva ?

—Je vous le dirai, fit le malade avec un effort pour surmonter son émotion.

Et il narra bravement, sans forfanterie, les circonstances qui avaient accompagné sa rencontre avec le Bon-Chien au trou de l'Enfer.

Quand il eut terminé, Meneh-Ouiakon, qui l'avait écouté avec un intérêt marqué, lui dit :

—Toi que j'aimais bien, je t'aime mieux encore. Commande et je t'obéirai. Meneh-Ouiakon est ton esclave.

—Mais vous aimez aussi ce Sungush-Ouscta.

—Je l'aime dans l'étendue de mon cœur.

Un sourire amer plis sa sale visage de Dubreuil.

—Comment, dit-il avec ironie, les femmes de votre race ont-elles le cœur si large qu'il puisse contenir deux amours à la fois ?

—Oui.

—Vous vous moquez de moi ! s'écria-t-il en haussant les épaules.

—Quoi ! les femmes des visages pâles ne peuvent-elles aimer leurs enfants, leur mari ?...

—Mais Sungush-Ouscta n'est pas votre enfant ?

—Si tu ne m'avais pas interrompue, j'aurais ajouté : "leurs frères."

—Sungush-Ouscta serait votre frère ?

—C'est mon *osyaiman*.

—Je ne comprends pas, dit Adrien en secouant la tête.

—J'ai voulu dire qu'il est le fils de mon père et de ma mère.

—Vrai ! s'écria le malade avec joie, vrai ! c'est votre frère ?

—Mon frère aîné, celui qui doit remplacer mon père au conseil des chefs.

—Oh ! alors, je suis doublement heureux d'avoir pu lui être de quelque utilité.

—Tu l'as arraché à la mort. Mais, sois assuré que, si elle le peut, la sœur paiera la dette de son frère.

—N'est-ce point moi qui suis votre obligé ? Sans vous, le pauvre Français aurait cessé de vivre.

—Ne parlons point de moi.

—Mais j'en veux parler ! Que serais-je devenu, blessé à la tête, la jambe cassée à la suite de ma chute, en proie à une fièvre cérébrale, si vous n'eussiez pris soin de moi, en exposant votre propre sécurité ; car, j'en ai la conviction, c'est au péril de vos jours que vous venez me visiter ainsi chaque nuit....

—Mon frère se trompe, dit froidement l'Indienne.

—Je me trompe ! mais la vieille Maggy me l'a dit.

—Maggy déraisonne.

—Vainement, ô Meneh-Ouiakon ! vous tenteriez de me dérober la vérité. Votre dévouement pour le malheureux prisonnier m'est connu. Et quand même Maggy, ma gardienne, n'aurait pas trahi votre secret, je l'ai découvert. Plus d'une fois, plus d'une fois, quand vous me croyiez endormi, j'étais éveillé. Je vous ai entendu causer avec ma geôlière. Je sais que vous l'avez gagnée, qu'elle vous ouvre toutes les nuits la porte de cette cave.

—Mon frère en est-il mécontent ? demanda la jeune fille d'un air triste.

—Mécontent ! Le pouvez-vous penser ?..... Je vous aime....

L'Indienne, qui se trouvait près du lit, tressaillit. Une brûlante rougeur monta à ses joues, elle dégagait doucement sa main dont Dubreuil s'était emparé, et qu'il pressait chaleureusement sur sa poitrine.

—*Ainaway-min* (ami), dit-elle, nous devons, ce soir, causer sérieusement.

—Avant tout, dites-moi que vous m'aimez.

—Je vous aime, répondit elle d'un accent sincère, mais sans animation.

—Dites-moi aussi, continua le Français, quel intérêt vous a poussée à me servir ?

—Quand mon frère est tombé, frappé par son ennemi, je me suis baissée pour aider à le relever. Mais mon frère n'avait plus le sentiment de l'existence ; on l'a emporté hors de la salle du banquet. Alors, à la place qu'il occupait, j'ai trouvé ce totem. Il m'indiquait mon devoir, j'y ai été fidèle.

—Sans cela, sans ce carré de bois, vous m'eussiez laissé périr, dit Dubreuil d'un ton sombre.

L'Indienne ne répondit pas.

Il y eut un moment de pénible silence, à peine troublé par les sours rugissements de la tempête qui déferlait au dehors.

—Ah ! soupira le malade, je comprends. Mais ce n'est pas ainsi que je voudrais être aimé, pas ainsi que les femmes aiment dans mon pays..... Vous auriez mieux fait de m'abandonner à mon sort.

—Je croyais que mon frère était un homme fort. Nos jeunes guerriers ne savent pas pleurer. On les habillerait en femmes ceux-là qui verseraient des larmes.

—Mais que deviendrai-je ? Je n'avais ici qu'un ami ; il est perdu. Maintenant, me voici captif, grelottant la fièvre, estropié et condamné à ne plus voir la lumière du jour ; car, dans ce cachot règne une nuit éternelle, et l'air respirable n'arrive que difficilement par quelques fissures imperceptibles.

—L'impatience, mon frère, est l'arme des faibles. Prends courage, et tu sortiras d'ici.

—J'aimerais mieux n'en sortir jamais que de vous laisser au milieu de ces brigands.

—De qui mon frère veut-il parler ?

—Et ! de celui que vous appelez le Mangeux-d'Hommes et de ses complices ! répliqua-t-il avec irritation.

Le front de l'Indienne se couvrit d'un nuage que Dubreuil remarqua aussitôt.

—Ah ! dit-il, avec une inflexion sarcastique, j'oubliais que vous l'aimiez aussi, lui !

—Jésus ! murmura-t-elle d'une voix rêveuse, oui, je l'ai aimé.... bien aimé !

—Et vous l'aimez encore ! siffla l'ingénieur entre ses dents serrées, en croisant convulsivement ses mains au-dessus de sa tête.

—Mon frère, dit avec une exaspérante tranquillité Meneh-Ouiakon, l'esprit de feu court toujours dans ton sang. Il faut l'arrêter, sans quoi Kitchi Manitou s'emparerait encore de toi, et je ne pourrais remplir la promesse que j'ai faite au totem de mon frère.

—Expliquez-vous, fut-il répondu sèchement.

—J'ai rêvé, dit-elle, la nuit dernière, que je te rendais la liberté. Il faut que mon rêve s'accomplisse. Dubreuil fit un mouvement d'incrédulité et de dédain. A cet instant, un coup de tonnerre effroyable ébranla la caverne jusque dans ses fondements, et une vieille squaw se précipita dans la salle par le couloir qui avait donné accès à Menéh-Ouiakon, en s'écriant :

—La fille des sachems et le visage pâle sont perdus !

CHAPITRE XII.

LE TRAITE.

—Que veut-elle dire ? demanda Dubreuil ; car, si la vieille Indienne avait poussé son exclamation en nadoessis, dialecte qu'il ne comprenait pas, la soudaineté de son entrée dans la salle, le bouleversement de son visage annonçaient suffisamment que quel que chose de grave était survenu.

—Tais-toi et sois calme, dit, dans son idiome, Menéh-Ouiakon à la squaw.

Puis, s'adressant à Dubreuil :

—Mon frère, du courage, du sang-froid ; si l'on tentait de te faire du mal, je te protégerais.

Ces paroles soufflées rapidement, elle se glissa dans la ruelle du lit, derrière le malade, et, en un clin d'œil, elle eut tout à fait disparu sous l'amas de brindilles dont se composait la couche.

Un pas sec et cadencé résonnait dans le couloir.

La porte extérieure s'ouvrit sans secousse, et le lieutenant du Mangeux-d'Hommes, Judas, pénétra dans la salle.

Déjà Maggy, remise de son émoi, paraissait fort occupée auprès du blessé.

—Hors d'ici, vilaine peau-rouge, lui dit durement Judas.

La squaw se courba en deux pour saluer le terrible lieutenant, et quitta immédiatement la pièce.

Dès qu'elle fut partie, Judas alla s'assurer que la porte était fermée ; ensuite, il se rapprocha de Dubreuil.

—Jeune homme, lui dit-il lentement et en fixant un regard incisif, jeune homme, ta santé marche à son rétablissement. La plaie que tu avais à la tête est presque guérie, n'est-ce pas ?

—Oui, la cicatrisation a fait de grands progrès.

—Et ta jambe ?

—Je ne puis encore la remuer.

—C'est juste, j'oubliais qu'elle est toujours emprisonnée dans les éclisses de bois que j'y ai appliquées ; car ta vie, tu me la dois, jeune homme, tu ne l'oublieras pas, j'espère. Sans mes connaissances médicales, et sans l'intérêt que je te porte, depuis bientôt un mois tu voyagerais sur la grande route de l'éternité.

—Je vous suis gré de ce que vous avez fait pour moi.

—Et je ferai plus encore, par la vertueuse Shilagh ! épouse du bienheureux saint Patrice, dit Judas en aiguillant davantage le regard qu'il tenait rivé sur Dubreuil.

—Je n'ai qu'un seul désir, insinua ce dernier,

—Recouvrer ta liberté ?

—Oui.

—Eh bien, tu la recouvreras.

Adrien leva les yeux sur l'Apôtre.

—Oui, appuya Judas, tu la recouvreras ta liberté ;... mais à une condition.

—Laquelle ? dites.

Comme un feu-follet, sur la face osseuse du lieutenant passa une lueur de satisfaction qui s'évanouit dès qu'elle eut répandu un faible rayonnement.

Avant de répondre, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans la galerie, et revint se placer devant le lit du malade.

—Ainsi, jeune homme, dit-il en traînant ses paroles, la liberté te semble un bien inestimable, et tu sacrifierais volontiers quelques années de ta vie pour l'obtenir, ce bien.

—Quelques années ! répéta Dubreuil surpris.

—J'entends quelques années qui ne te seraient pas sans profit.

—Soyez plus clair, je vous prie.

—D'abord, as-tu du courage ?

—Je le crois.

—De l'audace ?

—Cela dépend.

—Enfin, dit Judas, s'il s'agissait de faire ta fortune..... une grande fortune... une fortune de prince ?

—Par des moyens honnêtes !

—Honnêtes ! tous les moyens le sont, quand ils échappent à l'appréciation.

Dubreuil fit un geste de dénégation.

—Qui veut la fin veut les moyens, reprit silencieusement Judas. Je tiens ta liberté, ta vie entre mes mains.

Et il se mit à se promener dans la longueur de la caverne.

Il y eut une pause de quelques minutes.

L'orage grondait toujours au dehors ; toujours, de temps à autre, les éclats de la foudre résonnaient comme de lointaines et formidables décharges d'artillerie.

Dubreuil était sous le coup d'une agitation fébrile que doublait la présence de Menéh-Ouiakon. Si Judas la découvrait, elle serait perdue ; et si la situation se prolongeait, il pouvait se faire qu'il la découvrit.

C'est pourquoi Adrien, tâchant de dominer son émotion, se décida à rompre le silence. Il espérait, par une promesse vague, se débarrasser du féroce lieutenant.

—Mais enfin, dit-il, que proposez-vous ?

Cette question si directe émuosa l'impassibilité ordinaire de Judas.

Il s'arrêta court au milieu de sa promenade.

La trahison est peut-être—quel que soit d'ailleurs son but—le plus affreux des forfaits. Les grands criminels y répugnent souvent. On en a vu pour qui voler, piller, violer, assassiner, incendier, torturer était un jeu, qui se raillaient de la justice divine et humaine, mais pour qui aussi l'appellation de traître eût été une injure sanglante, dont ils auraient eu plus horreur que du baigne ou de l'échafaud.

Judas n'avait point de ces pudeurs dans le vice ; cependant, malgré l'absence de sens moral dont il faisait

preuve et parade, il ne se sentait pas tout à fait à l'aise dans le plan qu'il avait conçu, et auquel sa pensée avait associé l'ingénieur français.

—Ce que je propose, dit-il avec une lenteur rêveuse ; oui, je vais te les faire, mes propositions...

Il s'avança de nouveau vers Dubreuil, se reprit à l'examiner comme s'il eût voulu sonder jusqu'au plus profond de son âme, et brusquement lui dit :

—Tu es discret ?

—Sans doute, fit Adrien intrigué.

—Ta parole que jamais tu ne révéleras ce que je te communique ?

—Je vous la donne.

—Du reste, tu sais, ajouta le lieutenant du Mangeux-d'Hommes avec menace, si par imprudence ou autrement tu me trahissais, la mort serait, de toute façon, ton châtiment.

—Je vous ai engagé mon honneur, ne craignez rien.

—Tu as dû remarquer, reprit froidement Judas, que notre chef s'abandonne avec excès aux liqueurs fortes. Les débauches ont affaibli ses facultés intellectuelles. Quoique une partie de nos gens tiennent encore à lui, plusieurs l'ont en aversion. Ils me voudraient pour capitaine. Mais je suis las de cette vie vagabonde que je mène depuis tant d'années. Le désir de revoir ma patrie, la belle Irlande, l'île d'émeraude, s'est emparé de moi, et je n'attends qu'une occasion favorable pour la satisfaire. Cette occasion, toi seul ici peux me la fournir. Je connais, non loin du lieu que nous habitons, une mine d'or dont l'exploitation...

—Une mine d'or ! interrompit Dubreuil ; je doute que les terrains avoisinant le lac Supérieur recèlent des gisements aurifères.

—Tu en jugeras toi-même. Ce n'est pas une mine, mais une montagne d'or, oui une montagne d'or, par la vertueuse Shilagh, épouse du bienheureux saint Patrice ! s'écria l'Irlandais d'un ton enthousiaste qui contrastait singulièrement avec son flegme habituel. Je te conduirai là, dès que tu seras guéri, avec deux hommes qui me sont dévoués. Tu dirigeras nos travaux, et bientôt nos richesses dépasseront celles des plus grands seigneurs de la terre. Cela te convient-il ?

—Mais qui vous dit que le rocher dont vous parlez...

—De l'or ! c'est de l'or ! c'est de l'or ! tiens, regarde !

En disant ces mots, Judas plaça sous les yeux de Dubreuil un gros morceau de métal jaune qui brillait effectivement comme l'or.

Mais, ni sa couleur, ni son éclat, ne pouvaient en imposer à l'ingénieur.

Il reconnut promptement que c'était du cuivre. Cependant, il crut convenable d'entretenir Judas dans son erreur.

—Mes yeux sont, dit-il, trop fatigués pour que je puisse bien apprécier ce spécimen. Mais je crois, comme vous, que la mine d'où il sort est très-précieuse.

—Précieuse ! mais il n'y en a pas une comparable au monde. De retour dans mon pays, j'achèterai une seigneurie, et l'on ne me connaîtra plus que sous le nom de lord Peter O'Crane. Ah ! j'ai longtemps dissimulé, oui, bien longtemps, pour atteindre le sommet auquel je voulais parvenir !

—Si le rocher est considérable, pourquoi ne pas vous faire assister de vos compagnons ? questionna Dubreuil.

—Mes compagnons ! je les méprise, je les exécute ! répliqua Judas d'une voix sourde.

—Mais votre capitaine ?

—Jésus ! ne me parle pas de lui. Avant de quitter le fort, je me vengerai. Il m'a ravi l'amour de la seule femme que j'aie jamais aimée, mais, vois-tu, je lui enlèverai sa préférée, sa Menéh-Ouiakon...

Dubreuil tressaillit.

—Oui, poursuivit Judas, cédant au cours de ses passions comme un torrent, longtemps comprimé, qui a rompu ses digues, oui, oui, j'enlèverai Menéh-Ouiakon. Elle me suivra dans les vieux pays. J'en ferai ma femme, et le bonheur que j'ai attendu avec patience depuis tant d'années, lui ira enfin sur ma vieillesse.

Il se remit en marche en se frottant les mains, fit deux ou trois tours dans la chambre, et se rapprochant tout à coup de Dubreuil :

—Ainsi, dit-il, c'est convenu ?

—Mais je ne puis bouger de mon lit.

—Oh ! nous te transporterons dans un canot. Dans deux jours, j'aurai dépêché le capitaine chez le diable, dans huit au plus tard nous partirons. Souviens-toi de ton serment.

Là-dessus, Judas composa son maintien et sortit.

Quand le bruit de la porte qui donnait sur la cour eut annoncé que le lieutenant du Mangeux-d'Hommes était loin, Menéh-Ouiakon quitta sa cachette.

Elle était calme, mais triste.

—Mon frère, dit-elle à Dubreuil, plus que jamais ta vie est en danger.

—La vôtre ne court-elle aucun risque ? repartit-il avec un accent de reproche.

—Non, moi je n'ai rien à craindre. Mais toi, malade, infirme, tu peux être assassiné par ces misérables.

—Que faut-il faire ? demanda Dubreuil sérieux.

—Je cherche. Ah ! si le fils de ma mère était ici ! il est habile, il est fort ; mon incertitude ne durerait guère.

—Noble créature, dit Adrien, lui prenant une main qu'elle abandonna volontiers, songez à vous plutôt qu'à moi. Qu'importe le sort qui m'est réservé ! je me sens si malade, que la vie serait plutôt un fardeau qu'un bien pour moi. Mais vous, belle, jeune, riche de santé, de bonté, pourvoyez à votre salut, c'est votre droit, c'est votre devoir. C'est la prière que je vous adresse au nom de l'affection que vous me témoignez.

Inclinant sur le blessé un long et doux regard, Menéh-Ouiakon lui dit :

—Mon frère n'a pas lu dans le cœur de la fille du sachem nadoessis. Elle ne lui en veut pas ; mais elle est affligée de son ignorance. Menéh-Ouiakon a rêvé qu'elle rendait la liberté à son frère blanc : le rêve de Menéh-Ouiakon s'accomplira.

—Ne redoutez-vous pas ? ...

—Menéh-Ouiakon ne redoute quoi que ce soit.

—Mais, vous-même, vous êtes prisonnière ?

—Autant vaudrait prétendre retenir la vipère dans sa main sans en être piqué, ou l'eau entre ses doigts sans qu'ils soient mouillés, que d'espérer retenir Menéh-Ouiakon captive quand elle a résolu de briser ses liens. Maintenant, mon frère, ouvre ton oreille à mes paroles. As-tu des amis près d'ici ?

—Hélas ! non ; j'en avais un, un seul, mais il est noyé... je le plains... dit Adrien avec des larmes dans la voix.

—Si, continua l'Indienne, comme si elle se parlait à elle-même, si la tribu des Nadoessis n'était en chasse sur les bords du lac des Bois, j'irais trouver nos parents, nos alliés...

—Dans ce pays, interrompit Dubreuil, je connais pourtant une personne qui s'intéresse peut-être à moi, c'est un Canadien-Français du Sault-Sainte-Marie.

—Que mon frère me dise le nom de ce Canadien-Français.

—Il s'appelle Rondeau.

—Rondeau, je m'en souviendrai.

—Quel est donc votre projet ?

—Mon frère le saura quand je l'aurai exécuté.

—Menéh-Ouiakon, j'ai confiance en vous ; mais, je vous en conjure, ne commettez point d'imprudence, n'exposez pas une existence qui m'est cent fois plus chère que la mienne, dans l'intention de me servir.

—Ami, dit elle, tu seras quelques jours sans me voir. Mais ne te laisse pas abattre par le chagrin. Le dévouement de Maggy t'est assuré. Compte sur elle. Je vais travailler à ta délivrance.

—Non, s'écria Dubreuil ; non, vous ne vous éloignerez pas avant que je sache.....

—Cela n'est point nécessaire.

—Ah ! Menéh-Ouiakon, vous ne m'aimez pas ! s'écria douloureusement l'ingénieur.

—J'ai déjà dit à mon frère qu'il ne savait pas lire dans mon cœur.

—Mais enfin, renseignez-moi sur ce que vous allez faire.

—Il n'est pas sage et il manque d'adresse, où il est vaniteux, celui qui cherche un conseil pour une chose qu'il a décidé d'exécuter.

—Je mourrai d'anxiété, dit le jeune homme en attirant l'Indienne contre sa poitrine.

—Non, tu ne mourras pas, car mon rêve a dit que tu verrais bien des hivers blanchir ta chevelure, répondit l'Eau-de-Feu d'un ton prophétique.

—Et, s'écria Dubreuil dominé par son accent fascinateur, votre rêve a-t-il dit aussi que ma vie s'écoulerait avec vous ?

Menéh-Ouiakon ne répondit point ; mais, tournant à demi la tête, elle essuya avec sa couverture deux grosses larmes que cette question avait fait perler sous ses paupières.

—N'est-ce pas que tu m'aimes ? murmura Adrien, en ramenant doucement à lui la tête de la jeune fille, au front de laquelle il imprima un baiser.

—Oui, mon frère, je t'aime, et je te sauverai, dit-elle en s'échappant de son étreinte.

Et elle se jeta vers la galerie souterraine, après avoir appelé Maggy.

La vieille Indienne déboucha aussitôt d'un passage latéral en portant à la main une petite lampe de terre.

—Maggy, lui dit Menéh-Ouiakon, il y a bien des lunes, tu étais la femme aimée d'un brave Nadoessis ; on t'appelait la Perdrix Grise, et quand je perdis ma mère tu pris soin de mon enfance. Mais l'Esprit-du-Mal t'inspira de quitter ton mari pour suivre un Visage-Pâle. Et maintenant tu vis loin des tiens, de ceux dont tu fus l'amour et qui devraient être ton orgueil, ta gloire.

—Que la fille du sachem nadoessis pardonne à la Perdrix Grise ! dit humblement Maggy.

—Je lui pardonnerai si elle observe mes instructions.

—La Perdrix Grise les suivra.

—Prends ce *mokoman*, dit Menéh-Ouiakon en tendant à la vieille squaw un couteau de cuivre qu'elle avait tiré de dessous sa couverture, prends-le, et si quelq'un, visage-pâle ou visage-rouge, essayait jamais de faire du mal à notre blessé, frappe hardiment le téméraire.

—La fille du sachem nadoessis sera obéie.

Menéh-Ouiakon fit un pas vers la porte extérieure, Maggy reprit :

—Mais, si c'était le capitaine ?

Cette question causa un tressaillement à la jeune Indienne.

—Est-ce que tu l'aimes toujours ? demanda-t-elle sourdement après un moment d'hésitation.

—Quand on l'a aimé on ne peut cesser de l'aimer, répondit la vieille squaw d'un ton acerbe.

—Il t'a battue ?

—Oui.

—Dédaignée ?

—Oui.

—Défigurée le visage à coups de fouet ?

—Oui.

—Il t'a condamnée à servir ses maîtresses ?

—Oui.

—Et tu l'aimes encore ?

—Toujours.

—Moi aussi, moi qui le méprise tant, je l'aime ! pensa Menéh-Ouiakon.

Haut, elle ajouta :

—Eh bien ! tant pis, quel que soit ton amour pour lui, s'il touchait à notre malade, il le faudrait tuer. Je suis ogiemo de la danse des femmes ; je te le commande.

!(A continuer.)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 18 courant, la dame de M. L. W. T. Fréchet, Secrétaire-Trésorier de la Société de Construction du Canada, une fille.

DÉCÈS.

A Gentilly, P. Q., le 10 courant, à l'âge de 6 ans 1 mois et 22 jours, Joseph-Narcisse-Ernest, dernier enfant de J. H. Veilleux, Ecr., agent de "L'Opinion Publique."

FAITS DIVERS.

Nous recevons de Stockholm la nouvelle d'une terrible catastrophe :

Le 25, vers deux heures du matin, le feu éclatait au troisième étage d'une maison dont les pièces supérieures étaient habitées par tout le corps du ballet du Théâtre-Royal.

La première danseuse, âgée la première, s'enfuit précipitamment; mais arrivée dans la rue, elle voulut remonter pour sauver son chat. A peine avait-elle dépassé le seuil de la chambre, que les flammes avaient tout envahi.

Des seize malheureuses danseuses qui étaient dans la maison, huit, en essayant de franchir les escaliers, furent brûlées vivantes, les huit autres alors se précipitèrent à la fenêtre et se précipitèrent dans la rue.

Trois se sont tuées sur le coup; les cinq autres ont été conduites mourantes à l'hospice.

La consternation de la ville est au comble.

Cette maison est située près du palais du roi, et les secours des pompiers sont arrivés si en retard que si, par malheur, le vent venait souffler, il ne restait du palais pas même une pierre.

NE VOUS BOURREZ PAS TROP DE CREPES.

Un belge, le sieur Henri S..... menuisier, s'étant rendu avant-hier, chez un de ses amis, rue Blomet, N. Orléans, il trouva là plusieurs compatriotes avec lesquels il se mit à table. Le repas fut gai, et pour achever le divertissement, l'un des convives proposa de faire des crêpes, comme cela se fait dans leur pays, le jour de la Toussaint. La motion ayant été adoptée, on se mit à l'œuvre.

Le menuisier eut alors la malencontreuse idée de mettre en avant une de ces sottises gageuses qui ont déjà occasionné tant d'accidents. Il paria qu'il avalerait un certain nombre de crêpes sans les mâcher.

Il avait déjà abordé plusieurs crêpes, lorsque des symptômes de suffocation se manifestèrent. Le visage de l'imprudent parieur s'empourpra, ses yeux s'injectèrent. On tenta de lui porter secours et de retirer la pâtisserie molle arrêtée dans son gosier. Tout fut inutile, et avant l'arrivée du médecin, le malheureux ouvrier avait rendu le dernier soupir.

ASSASSINAT D'UNE FAMILLE.—On mande de Little Rock (Arkansas), le 15 courant :

Une famille nommée Moore, composée du père, la mère et un enfant, a traversé notre ville jeudi, se rendant dans le Texas. A 7 milles d'ici, les voyageurs s'étant trouvés en présence d'un ruisseau débordé, ont été contraints d'abandonner la route et de faire un détour, pour aller traverser le ruisseau sur un autre point. Mais, au moment où ils y arrivaient, ils ont été mis à mort et leurs corps ont été jetés à l'eau. Ceux des deux époux ont été retrouvés, mais non celui de l'enfant. Une enquête a été tenue sans révéler les auteurs du triple assassinat.

MEURTRE.—On lit dans l'Abeille de la Nouvelle-Orléans :

Nous recevons une triste nouvelle, de Pont-Breaux, paroisse Saint-Martinville, celle du meurtre d'un honorable citoyen.

Un scallawag, Alide Veasey, a tué sans provocation aucune, M. Charles Guilbeau, l'un des citoyens les plus honorables de cette communauté. La veille, il s'était trouvé ensemble, au bal. Guilbeau y était avec sa nièce. Considérant sans doute que la société de Veasey et de ses pareils ne convenait ni à lui ni à la jeune femme, il avait quitté le bal avec la jeune personne et tous deux s'étaient retirés sans bruit.

Le lendemain matin, Guilbeau retourne au Pont-Breaux. En l'apercevant, Veasey, qui avait déjeuné plus que copieusement, va droit à lui et, l'ajustant avec son revolver armé, lui demande insolentement si c'est à cause de lui qu'il s'était retiré la veille. Guilbeau répond qu'il n'a de comptes à rendre à personne et retraite d'un ou deux pas, sans faire un seul geste qui puisse être interprété comme une provocation.

Veasey tira alors et sa balle atteint le malheureux Guilbeau au milieu du front. Il a vécu plusieurs heures, malgré la gravité de la blessure, mais il a succombé à 2 heures de l'après-midi. Un constable a reçu l'ordre d'arrêter le meurtrier; mais le constable, étant son ami, s'était, aux dernières nouvelles, bien gardé d'en rien faire.

M. Guilbeau était un homme de 35 à 40 ans, doux, brave, aimé et estimé de tous; il avait honorablement servi pendant quatre ans dans l'armée confédérée.

RIFFLE.

ONGUENT INFALLIBLE CONTRE LE RIFFLE.

Le Docteur WENZELAS-SMITH, de Berthier, en haut, P. Q., guérit infaillement le Riffle comme le prouvent de nombreux certificats, et écrit autres la lettre suivante :

TERREBONNE, 15 oct. 1873.

DR. SMITH, Berthier.

Mon cher Docteur,

J'ai le plaisir de vous annoncer qu'après avoir suivi à la lettre votre prescription et avoir administré les remèdes que vous avez eu la bonté de nous envoyer pour le traitement de notre jeune enfant malade du Riffle depuis trois ans, la guérison a été parfaite au bout de neuf jours, tel que vous l'aviez dit. Je dois ajouter que nous avions précédemment épuisé tous les remèdes connus, sans succès, et que la guérison est due sans aucun doute à votre merveilleux traitement.

Avec reconnaissance,

Votre, etc., etc.,

J. C. AUGER. N. P.

P. S. Tout envoi des remèdes peut se faire par la malle.

4-52tf-413

L'INTENDANT BIGOT,

PAR JOSEPH MARMETTE.

BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo. Prix : 25 Centins.

Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents.

S'adresser à G. E. DESBARATS.

4-51tf-411 Montréal.

BOTANIQUE

COURS ELEMENTAIRE

BOTANIQUE

FLORE DU CANADA

A L'USAGE DES MAISONS D'EDUCATION

PAR

L'ABBÉ J. MOYEN,

PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COLLEGE DE MONTRÉAL.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste \$1.30.

\$12.00 la douzaine— et frais de port. Le Cours Élémentaire seul, (62 pp. et 31 planches.) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine.

Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51-tf-411 Montréal.

PRODUITS ET MANUFACTURES

DE LA

NOUVELLE PUISSANCE

PAR

H. BEAUMONT SMALL.

Brochure de 156 pages avec carte coloriée, des dépôts de charbon d'Europe et d'Amérique. Edition anglaise.....50cts

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51tf-411 Montréal.

GRAVURES.

Nous sommes prêts à recevoir du clergé et des libraires des commandes pour les gravures suivantes imprimées sur papier à dessin première qualité : La Madeleine, par LE GUIDE.....50 centins L'Ensevelissement du Christ, par PAUL DE LA ROCHE.....50 " Ecce Homo, par LE GUIDE.....25 " Mater Dolorosa, par CARLO DOLCE.....25 "

Sur des commandes importantes, une réduction sera faite sur ces prix, qui sont cependant très-bas : car ces gravures sont des facsimile de gravures sur acier, dont on ne peut acheter des copies à moins de \$2.50 pour les petites et \$10.00 pour les grandes.

N. B. Il faudra ajouter au prix de chaque gravure cinq centins si la commande est pour plusieurs gravures ou dix centins si elle n'est que pour une seule, lorsque la gravure doit être expédiée par la poste; et l'on aura soin d'inclure le montant nécessaire avec la commande.

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51tf-410 Montréal.

1873.

NOUVEAUX POËLES DE PASSAGE A CHARBON.

OUVRÉ

L. J. A. SURVEYER.

524, RUE CRAIG, MONTRÉAL. 4-24zs

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des indécisions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le déperissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. S'adresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 4-40-1 an.

AU CLERGE.

LE PROTESTANTISME

Jugé et condamné par les protestants.

Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellin Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa.

500 pages 8vo—impression de luxe—broché.....\$1.00 Le même par la poste.....\$1.20

S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51tf-410 Montréal.

ROMANS CANADIENS.

Une collection de cinq jolis romans canadiens, en anglais; 84 pages 8vo.—Prix, broché, 25c.

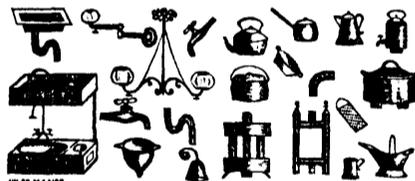
S'adresser à G. E. DESBARATS, 4-51tf-411 Montréal.

GEORGE YON,

MARCHANT DE POËLES,

PLOMBIER ET FERBLANTIER.

NO. 241, RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.



TOUT en remerciant mes nombreuses pratiques et le public en général de l'encouragement libéral que j'ai reçu, j'ai le plaisir d'annoncer que je viens de recevoir un assortiment très-considérable de poêles d'hiver des patrons les plus nouveaux et le système le plus économique; aussi un assortiment de chaudières importées. Toutes commandes exécutées avec soin. Une visite est respectueusement sollicitée.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Epinette Rouge dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées.

Prix : 25 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. Engros et en détail chez le préparateur

HENRY R. GRAY

PHARMACIEN,

144 Rue St. Laurent, MONTRÉAL.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERIS RESPECTABLES. 4-38 zs

\$50,000 VALANT

CONSISTANT EN

HARDES FAITES.

DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c.

Habillements faits à ordre, aux prix les plus réduits et avec promptitude.

Une visite est sollicitée.

R. DEZIEL, 131, Rue St. Joseph.

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.

(Etablies en 1828.)

CHARLES GARTH & CIE.

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

DE CUIVRE à l'usage des plombiers, ingénieurs et ouvriers, d'appareils à vapeur et à gaz, usines à cuivre et à fer, etc., etc. On entreprend aussi le chauffage des bâtiments publics et privés, les conservatoires, les serres, etc., par le moyen de la vapeur ou de l'eau chaude. Bureau et Manufacture

No. 535 à 542, RUE CRAIG, MONTRÉAL. 4-25zs

\$5 à \$20 par jour. Agents demandés! Hommes ou femmes, jeunes et vieux, de toutes les classes peuvent faire plus d'argent avec nous à temps perdu, que dans toute autre branche. Particularités gratuites. Adressez: 4-22 zs G. STINSON & CO., Portland, Maine.

"The Canadian Illustrated News"

Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada.

Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE.....\$4.00 par an PAR NUMERO..... 10 Centins

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

Port : 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Editeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE:

COTE DE LA PLACE D'ARMES—1

BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS :

319—RUE ST. ANTOINE—319

"THE CANADIAN PATENT OFFICE RECORD AND MECHANICS' MAGAZINE."

LE SOUSSIGNÉ vient de commencer la publication, en langue anglaise, d'une revue mensuelle, portant le titre ci-dessus, destinée spécialement à faire connaître, au moyen de dessins et de spécifications les nouveaux brevets accordés par le Bureau des Patentes à Ottawa. Cette revue, publiée sous le contrôle immédiat et avec la sanction de l'Honorable Commissaire des Brevets pour la Puissance du Canada est appelée à faire un bien immense parmi les classes ouvrières et industrielles, et devrait se trouver entre les mains de tous ceux qui ont à cœur le progrès des arts et des sciences en ce pays. C'est une publication éminemment utile à tous : aux Inventeurs, aux Artisans, aux Manufacturiers, aux Entrepreneurs, aux Apothicaires et Pharmaciens, aux Agriculteurs.

La partie officielle ayant pour titre : "The Canadian Patent Office Record," se compose de 16 à 32 pages de dessins et spécifications des inventions brevetées à Ottawa; l'autre partie, non-officielle et qui est comme le complément de la première, est intitulée : "The Mechanics' Magazine," comprend 32 pages d'articles et nouvelles scientifiques et industrielles, illustrés à l'aide des procédés spéciaux à ma maison. Le prix d'abonnement n'est que \$1.50 par année, payable invariablement d'avance. Pour cette bagatelle on aura à la fin de l'année un magnifique volume de 600 à 650 pages de matières instructives et intéressantes sur les arts et métiers. Des numéros spécimens sont fournis gratis sur demande.

GEORGE E. DESBARATS, Editeur-Propriétaire

"L'OPINION PUBLIQUE."

Journal Politique et Littéraire

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada,

Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT.....\$3.00 par année. Aux Etats-Unis..... 3.50 Par numéro..... 7 Centins.

Envois par lettres enregistrées ou par ordre sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES : 10 Centins la ligne pour chaque insertion.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements.

Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance.

Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration.

FRAIS DE POSTE—ATTENTION!

Les frais de Poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de Poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à L'OPINION PUBLIQUE ou aux Rédacteurs, No. 1, Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à GEORGE E. DESBARATS, seul chargé de l'administration du journal.

LEGGO & Cie.,

LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPYSTES, STEREOTYPYSTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES

PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau : No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTRÉAL. Ateliers : No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

Imprimé et publié par Geo. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319, Rue St. Antoine, Montréal, Canada.